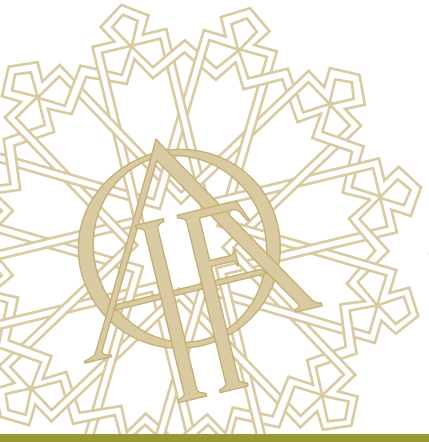
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 42 (2008), p. 339-375

François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch

Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

FRANÇOIS-XAVIER FAUVELLE-AYMAR, BERTRAND HIRSCH

Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge

Vers une reconstruction

Le déficit d'études sur l'histoire du monde musulman de la corne de l'Afrique, et ses raisons, ont été signalés à plusieurs reprises, par exemple par Hussein Ahmed [1] ou Jon Abbink [2]. Si l'on peut noter un renouveau récent, en particulier dans l'examen de la littérature musulmane en arabe produite localement, ce renouveau concerne surtout les recherches sur les périodes postérieures au XVI^e siècle [3]. Le monde musulman de l'époque médiévale continue à attirer très peu de spécialistes, historiens de l'islam ou arabisants. Il faut noter toutefois, faisant suite aux ouvrages déjà anciens de Joseph Cuoq [4] et de J. Spencer Trimingham [5], la parution du livre important d'Ulrich Braukämper [6], recueil d'articles publiés entre 1977 et 1989 dans des revues ou des ouvrages parfois difficiles d'accès. Le premier (dans l'ordre chronologique) de ces articles, largement révisé, constitue le second chapitre de l'ouvrage ; il reprend la question de l'histoire et de la localisation des « royaumes [7] » musulmans en Éthiopie entre

Les toponymes et les anthroponymes connus par les africanistes sont francisés. Les autres suivent la translittération de l'*Encyclopaedia Aethiopica*.

1. Hussein Ahmed, « The Historiography of Islam in Ethiopia ». Parmi d'autres travaux, voir Ferry, « Quelques hypothèses »; Dombrowski, « The Growth and Consolidation of Muslim Power ». Pour un essai récent de synthèse, voir Gori, *Contatti culturali*. D'autres travaux seront cités dans la suite du texte.
2. Abbink, « An Historical-Anthropological Approach ».
3. Voir par exemple Gori, *Studi*; Hussein Ahmed, *Islam in Nineteenth-Century Wallo*.
4. Cuoq, *L'islam en Éthiopie*.
5. Trimingham, *Islam in Ethiopia*; *Islam in East Africa*.
6. Braukämper, *Islamic History and Culture in Southern Ethiopia*.
7. Terme consacré en dépit de nos incertitudes sur les structures du pouvoir dans ces formations politiques anciennes.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

le XIIIe et le XVIe siècle [8]. La démarche de l'auteur, spécialiste reconnu des populations hadiyya du Sud de l'Éthiopie, consiste à reconstruire l'histoire ancienne de ces royaumes en partant de traces identitaires plus récentes (XIXe-XXe siècles) et en les confrontant avec les données issues des sources médiévales. Ce faisant, l'auteur procède à la manière du déchiffrement d'un palimpseste, démarche sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Tous les auteurs ayant étudié l'histoire de l'islam en Éthiopie et dans la Corne soulignent le paradoxe d'une zone très tôt en contact avec l'islam – parce que géographiquement proche de l'Arabie : on sait ainsi que des commerçants Qurayshites, plus tard associés à Muḥammad, fréquentaient les ports éthiopiens [9] – et qui connut une islamisation très précoce (au moins sur les îles et la côte de la mer Rouge), puis l'émergence de formations politiques musulmanes à l'intérieur des terres peut-être dès le Xe siècle, sans susciter pour autant l'intérêt des géographes et compilateurs contemporains (pourtant prolixes sur d'autres régions d'Afrique), ni celui des orientalistes postérieurs.

La raison majeure de ce désintérêt est double. En premier lieu, les musulmans ont toujours été « politiquement » minoritaires dans l'histoire de l'Éthiopie, à l'exemple de la période récente où ils sont pourtant peut-être « démographiquement » dominants. En second lieu, cette marginalité politique s'est construite dans le cadre d'un grand récit historique, élaboré dès l'époque médiévale dans l'espace de l'État chrétien des hautes terres par des moines lettrés, qui a produit une histoire que l'on peut définir comme « christiano-centrée ». Dès lors, les historiens ont eu tendance à considérer les informations historiques sur les zones musulmanes comme de simples compléments (chronologiques en particulier) devant être articulés à l'historiographie dominante [10]. Cette situation est singulièrement inverse de celle des sociétés médiévales du Sahel occidental, où ce sont les sources écrites arabes, externes ou internes (les *ta'rīḫ*-s), et les connexions, via le commerce transsaharien, avec les sociétés du Maghreb et l'Égypte, qui ont d'abord permis l'écriture de l'histoire, depuis R. Cooley et H. Barth, avant que l'archéologie ne permette de mieux saisir les dynamiques plus anciennes de ces sociétés. Le processus d'islamisation de ces sociétés sahéliennes a, par ailleurs, suscité une réflexion intense [11], au contraire presque inexistante (au moins pour les périodes anciennes – mais le développement des confréries dans la Corne n'est pas tellement mieux connu) en ce qui concerne les sociétés musulmanes de la Corne.

Dans un livre récent sur l'islam au Wällo (province du nord de l'Éthiopie), Hussein Ahmed, examinant les modèles possibles d'islamisation dans cette région, avance avec raison qu'il est

8. Braukämper, *Islamic History and Culture in Southern Ethiopia*, chap. 2 : « Islamic Principalities in Southeast Ethiopia between the Thirteenth and Sixteenth Centuries », p. 12-105, fut initialement publié dans la revue *Ethiopanist Notes* en 1977.

9. Voir à ce propos les remarques d'Alfred-Louis de Prémare (*Les fondations de l'islam*) qui détaille le cas du fameux ʿAmr Ibn al-ʿĀṣ, futur conquérant de l'Égypte, dont la mère était peut-être éthiopienne ; cette fréquentation expliquerait des emprunts lexicaux en arabe, comme le terme *tābūt* qui proviendrait peut-être du terme gəʿəz (langue liturgique de l'Éthiopie chrétienne) *tabot*.

10. Pour un exemple de cette vue chez les historiens modernes, voir Guérinot, « L'islam et l'Abyssinie ».

11. Voir par exemple les ouvrages de Brenner, *Muslim Identity* ; Robinson, *Muslim Societies in African History*.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

nécessaire de prendre en compte non seulement le rôle des marchands, mais aussi celui des hommes de religion. Il précise :

> « The early and medieval Arabic sources hardly portray a direct link between the activities of traders and the propagation of Islam. In fact there are more references to the establishment of settlements on the Ethiopian Red Sea coast by Arabs families from the Hijaz and Yemen, mainly consisting of political refugees and pious men, than to trading stations founded by merchants. There are also more allusions to conversion to Islam induced by clerics that to religious change brought about as a result of the efforts of traders [12]. »

On peut cependant se demander si cette minimisation du rôle des marchands ne résulte pas d'un biais des sources, résidant à la fois dans la nature particulière du savoir transmis par les géographes arabes sur cette région – ils ne décrivent aucun itinéraire commercial, pour des raisons sur lesquelles nous allons revenir –, et dans l'influence de sources locales récentes qui valorisent, plutôt que des contacts commerciaux, des origines prestigieuses, ancêtres arabes ou ulémas renommés. Il est prudent, par conséquent, de ne pas projeter sur le passé médiéval des phénomènes qui apparaissent surtout aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, avec le développement d'un islam confrérique militant et d'une islamisation qui fut une manière de résister à l'amharisation et à une christianisation imposant en particulier des règles alimentaires jugées par trop contraignantes [13].

Savoirs géographiques arabes sur les royaumes musulmans d'Éthiopie

D'abord un fait d'évidence : les sources arabes concernant la Corne sont dispersées et n'existent souvent que dans des éditions et traductions anciennes. Aucun instrument de travail comparable aux recueils de Joseph Cuoq [14] ou N. Levtzion et J.F.P. Hopkins [15] pour les sociétés sahéliennes occidentales n'est disponible, même si le recueil de G. Vantini [16] sur la Nubie renferme de nombreuses et utiles références à l'Éthiopie. Plusieurs éditions et traductions de sources essentielles, comme les textes d'al-ʿUmarī [17] ou d'al-Maqrīzī [18], seraient à réexaminer de près.

Pour poursuivre cette comparaison avec l'Afrique occidentale, tout en allant au-delà d'un simple état des lieux de l'historiographie actuelle, on peut également se demander si les sources géographiques arabes ne présentent pas des différences intrinsèques dans leur traitement de ces deux zones de l'Afrique.

12. Hussein Ahmed, *Islam in Nineteenth-Century Wallo*, p. 47.
13. Braukämper, *Islamic History and Culture in Southern Ethiopia*, chap. 5 : « The Islamization of the Arsi-Oromo », p. 152-169 (spécialement p. 160-163).
14. Cuoq, *Recueil des sources arabes*.
15. Levtzion et Hopkins (eds.) *Corpus of Early Arabic Sources*.
16. Vantini, *Oriental Sources Concerning Nubia*.
17. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār*.
18. L'édition de référence reste toujours celle de F.T. Rinck, publiée en 1720 (*Macrizi Historia Regum Islamiticorum in Abyssinia*, Leyde). Il existe une traduction de travail en anglais (établie à partir de la précédente), non publiée, par Huntingford, *Maqrizi*. Manfred Kropp et Franz-Christoph Muth préparent une édition critique en allemand de cet ouvrage capital (communication personnelle).

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

En 1992, Manfred Kropp a publié une excellente analyse des sources géographiques arabes concernant la Corne [19] (y compris bien entendu le royaume chrétien d'Éthiopie) et tiré un bilan plutôt contrasté du savoir géographique arabe sur cette région, montrant par exemple que l'œuvre d'al-Idrīsī pouvait apparaître comme « une régression des connaissances des terres habitées [20] ». Notre propos sera ici plus limité : quelles sont les connaissances de ces auteurs sur les royaumes musulmans d'Éthiopie ?

Force est de constater que les références aux royaumes musulmans d'Éthiopie sont tardives chez les géographes arabes : elles ne sont pas antérieures au début du XIVe siècle, alors que l'archéologie et les sources locales en arabe, comme on le verra plus loin, plaident pour une grande ancienneté non seulement de la présence de musulmans sur les côtes et à l'intérieur mais aussi de la présence d'États musulmans. À moins de supposer une apparition tardive (au XIIIe siècle seulement) des États musulmans, comment expliquer cette absence, qui ne peut être le résultat du seul manque d'informations ?

Il est possible en premier lieu que les cadres géopolitiques aient imposé leur biais aux géographes arabes ; on peut le voir par exemple dans *La configuration de la terre* d'Ibn Ḥawqal (fin du Xe siècle) où ce dernier explique qu'il existe un petit groupe de Noirs vivant sur les marges des grands empires (les quatre plus grands sont selon lui : l'Iran, Byzance, la Chine et l'Inde) qui « ont acquis un certain savoir religieux, une vie disciplinée et des institutions sages de telle sorte qu'ils ressemblent aux peuples de ces empires : ainsi sont les Nuba et les Habasha, qui sont chrétiens et se conforment aux manières de vivre des Rom [21] ». Ibn Ḥawqal développe longuement le cas des Bedja, population nomade du Soudan oriental et de l'Érythrée (qui focalise alors l'attention des auteurs arabes) [22]. Au sujet de l'Éthiopie, il se contente de signaler que le pays est dirigé par une femme et ne fait nulle référence à des Éthiopiens musulmans, ni *a fortiori* à des États musulmans [23]. Al-Idrīsī (XIIe siècle), dans sa *Géographie*, décrit les espaces éthiopiens puis fait une unique référence à la religion pratiquée : « [Les Blemmyes, *i. e.* les Bedja, ou bien ce terme englobe-t-il les peuples de l'intérieur ?] sont des chrétiens hérétiques qui font partie des jacobites, ainsi que *tous* les habitants de la Nubie, de l'Abyssinie et la plupart de ceux du Beja, comme nous l'avons déjà dit [24]. » Ibn Saʿīd, au XIIIe siècle, se contente d'affirmer : « Les Habasha sont, sans aucun doute, la meilleure des races noires. C'est d'eux que sont importés les eunuques pour les rois et les princes. Les Habasha sont chrétiens, mais le long des côtes, certains d'entre eux sont musulmans [25]… » Pas de traces, ici non plus, de musulmans à l'intérieur des terres.

19. Kropp, « La Corne orientale de l'Afrique ».
20. *Ibid.*, p. 181.
21. [Ibn Ḥawqal], *Configuration de la terre*.
22. *Ibid.*, p. 48-54.
23. *Ibid.*, p. 56.
24. Idrīsī, *La première géographie de l'Occident*, p. 96. C'est nous qui soulignons.
25. Ibn Saʿīd, *Kitab Jugghrafiya* (cité ici d'après la traduction anglaise de G. Vantini, p. 406). Concernant cet ouvrage, il serait urgent de pouvoir disposer d'une édition et traduction de référence et d'une analyse des données sur la Corne qu'il contient comparées avec celles des cartes et textes d'al-Idrīsī et d'Abū-l-Fidā', comme ce qui a été mené pour la région du lac Tchad par Lange, « La région du lac Tchad ».

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce qui ne signifie pas, par ailleurs, que ces géographies ne contiennent pas des références aux espaces musulmans de la Corne, mais plutôt qu'ils ne sont pas identifiés comme tels. On pourrait avancer ainsi que les quelques données de la *Géographie* d'al-Idrīsī qui se démarquent de Ptolémée proviennent d'informations venues de la côte de la mer Rouge sur les zones musulmanes de l'intérieur, localisées en fonction de la rivière Awaš – même si, pour être en conformité avec le réseau ptoléméen du Nil, al-Idrīsī fait de l'Awaš et du Nil bleu un seul fleuve, traversant toute l'Éthiopie – : c'est le cas vraisemblablement de Qulǧūn, que l'on identifie depuis C. Conti Rossini à K^{w}elgorā, cité de la région musulmane du Choa connue par plusieurs sources de la seconde moitié du XIV^{e} siècle, voire de Ǧunbayta, « la plus considérable de toutes ses villes, ville de caractère urbain, bien qu'elle soit dans le désert, loin de tout lieu habité [26] », qu'il serait plus réaliste de considérer comme une ville musulmane du Choa, par exemple, plutôt que, comme on le fait d'habitude, une ville des hauts plateaux chrétiens [27].

Tout se passe donc comme si, pour les géographes arabes, dans une conception géographique largement inspirée par la notion ptoléméenne des climats, les États chrétiens (Nubie et Éthiopie) faisaient écran à la présence des musulmans (sinon dans les zones portuaires). Par rapport au Sahel occidental, où existait un contact direct entre le monde musulman et le monde africain « païen » puis « islamisé », apparaît ici un intermédiaire supplémentaire : des États chrétiens qui ne sont pas conçus comme faisant partie du *Dār al-ḥarb* (la terre des païens). Les Zanj qui jouent un rôle équivalent à celui des peuples païens de l'Afrique de l'Ouest sont plus au Sud. Ainsi, durant cette première période (et ce jusqu'au XIV^{e} siècle), l'islam de la région n'est perçu que comme un islam côtier, sur le modèle de l'islam de la côte swahilie. Peut-être était-il aussi difficile pour les conceptions géographiques d'alors, qui fonctionnaient également comme des représentations hiérarchiques des peuples sur une échelle de civilisation, d'intercaler des musulmans entre monde chrétien et monde païen et de rompre ainsi l'unité présumée de la *umma* ?

Un autre argument, rarement avancé, tient à l'origine des informations parvenues jusqu'aux géographes arabes. On peut supposer que l'Égypte a joué ici un rôle pivot et qu'ainsi une partie au moins des informations passait par le filtre des relations entre l'État chrétien d'Éthiopie, les autorités du Caire et le patriarcat d'Alexandrie, pour la nomination de l'*abunä* (métropolite) éthiopien [28]. On remarque ainsi que la correspondance entre le patriarcat d'Alexandrie et l'Église d'Éthiopie contenue dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* ne fait que très

26. Idrīsī, *La première géographie de l'Occident*, p. 92.

27. Hypothèse déjà avancée par Godet, « Tableaux chronologiques », p. 57 : la localisation de cette ville par Ibn Saʿīd conduit à « penser qu'il y a eu confusion entre deux localités, l'une correspondant à la transcription *de Jan-bét* et l'autre de *Jabara/Jabarta*, pour la région du Sud, le nom du royaume des Walashma dans le Choa oriental et la région de Zeyla, dont la capitale Wafât est à long. 57°, lat. 8° » (référence à la description de la ville de Wefat par Abū-l-Fidā'). On pourrait même aller plus loin et supputer que le composé *Jan-bét* (la « maison du roi », *Yä-Žan bet* en amharique) pourrait tout aussi bien renvoyer à une langue sémitique parlée dans cette zone (cf. plus bas), différente de l'amharique, et donc désigner tout à la fois une ville musulmane et une ville « royale ».

28. Voir, au sujet des relations entre l'Éthiopie chrétienne et l'Égypte, la synthèse de Munro-Hay, *Ethiopia and Alexandria*.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

peu référence à des musulmans éthiopiens[29]. Dans les correspondances conservées entre les rois éthiopiens et les autorités du Caire, la « question musulmane » n'apparaît qu'à la fin du XIII^e siècle. Les informations passant par ce canal concernent donc avant tout l'Éthiopie chrétienne, et certaines d'entre elles ont pu être récupérées dans le savoir géographique arabe. Dès lors, il faut garder à l'esprit que les auteurs arabes ont pu englober dans leur description de l'Éthiopie ce qui appartenait au monde chrétien et musulman, sans faire de distinction conceptuelle entre les deux. Ce filtre copte pourrait expliquer par exemple l'histoire fameuse, détaillée dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, d'une reine régnant sur l'Éthiopie à l'époque du patriarche Philotée (980-1003). Cette souveraine est dite reine des Banī al-Hamwiyya selon des informations indirectes venant de Ǧirǧis (Georges), un monarque nubien qui aurait reçu une lettre du roi chrétien d'Éthiopie ; on en retrouve une mention chez Ibn Ḥawqal et dans un récit arabe d'origine égyptienne écrit également au X^e siècle[30]. Il pourrait s'agir de la même reine qui ouvre la liste dynastique des souverains musulmans du Choa publiée par E. Cerulli, mais avec une date légèrement postérieure : la fameuse Badīt, fille de Māyā, morte en H. 455 (1063 A.D.). Ne pourrait-on voir dans le titre Banī al-Hamwiyya une déformation de Banū al-Umayya, le grand clan des Qurayshites de La Mecque, fondateur de la dynastie omeyyade (661-750), dont on sait qu'ils font partie des ancêtres prestigieux et légendaires revendiqués aujourd'hui encore par certains lettrés argobba[31] ?

Constatons en tout cas toute une série d'oublis du monde musulman éthiopien, se faisant écho et se renforçant pour ne faire apparaître au-devant de la scène politique que le seul État chrétien. De façon tout aussi surprenante, on ne trouve pas non plus chez les géographes arabes de l'époque médiévale de textes décrivant en détail les itinéraires allant des ports de la côte de la mer Rouge ou du golfe d'Aden vers l'intérieur de la Corne, – cette géographie des itinéraires dont on sait l'extrême importance dans les reconstructions de l'histoire des zones sahariennes et sahéliennes de l'époque médiévale. Contrairement, là encore, aux quelques cas connus pour l'Afrique sahélienne, il ne semble pas non plus y avoir eu de voyageurs arabes dans cette région, à l'exception du très bref passage d'Ibn Baṭṭūṭa à Zeyla. Les seules descriptions un peu détaillées, celles d'al-ʿUmarī et d'al-Maqrīzī, décrivent plutôt les différents royaumes musulmans (selon une logique qui reste à étudier) sans être structurées par des itinéraires. Cela pourrait-il s'expliquer, comme le suggère Hussein Ahmed, par le fait que contrairement au Sahel occidental les informateurs ont été rarement des marchands ? Mais cela serait contradictoire avec les informations (comparativement) abondantes que nous livrent les rares sources arabes médiévales (notamment al-ʿUmarī) sur les productions agricoles (céréales, fruits, canne

29. On ne trouve qu'une seule référence, sous le patriarche Gabriel II (1131-1145), qui refuse d'envoyer de nouveaux évêques en Éthiopie au prétexte qu'ils pourraient alors dépasser le nombre de dix et élire leur propre métropolite, ce qui, explique-t-il, favoriserait l'hostilité et la guerre avec les musulmans qui se trouvent sur leurs frontières.

30. El-Chennafi, « Mention nouvelle d'une 'reine éthiopienne' ».

31. Nous espérons développer prochainement cette question dans un article séparé.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à sucre, ḳat [*catha edulis*], épices) dans les royaumes musulmans d'Éthiopie, sur la nature des échanges locaux (nous savons que les monnaies arabes étaient moins en vigueur qu'une unité monétaire appelée *ḥakuna* et formée de tiges de fer), sur les unités de poids et de volumes des marchandises, et sur les prix[32]. Il reste que l'on dispose d'assez peu d'informations sur les marchandises échangées à moyenne et longue distance[33], sur les intermédiaires marchands et sur la géographie des villes-étapes. Ce silence des sources ne peut donc guère servir à un raisonnement sur les modes d'islamisation de l'Éthiopie.

Enfin, il faut probablement faire une place à part aux connaissances des savants yéménites de l'époque médiévale sur les musulmans de la Corne, dont E. Cerulli a, dès 1931, livré des échantillons. Mais l'on se heurte là à deux nouvelles difficultés : la littérature du Yémen médiéval – comme les recueils de biographies (*ṭabaqāt*) de lettrés – est encore mal connue ; et l'on ne sait par ailleurs pas dans quelle mesure ces connaissances ont pu dépasser le cadre du Yémen pour irriguer la littérature arabe. Ces remarques critiques sur la littérature géographique arabe de l'époque classique aident peut-être à mieux situer les grands textes du XIVe et du début du XVe siècle, les premiers à décrire les royaumes musulmans : Abū-l-Fidā'[34], al-ʿUmarī, Ibn Khaldoun, al-Maqrīzī, auxquels il faut adjoindre la courte notice du chroniqueur copte al-Mufaḍḍal, qui rédige avant 1341 une histoire des sultans mamlouks[35]. Ce sont donc pour l'essentiel des auteurs égyptiens qui nous ont transmis ces données, en mettant à profit désormais des informations recueillies au Caire ou en Arabie auprès de musulmans venant de la Corne. Le cas d'al-ʿUmarī est exemplaire puisqu'il indique tenir ses descriptions du juriste hanéfite ʿAbd-Allāh al-Zaylāʿī[36], venu à la tête d'une ambassade de musulmans éthiopiens de l'Ifat au Caire, mais aussi d'une note reçue du patriarche copte Benjamin[37].

Le texte d'al-ʿUmarī, le plus détaillé sur la géographie des royaumes musulmans, frappe par ce qu'il révèle de la remarquable continuité culturelle et politique entre ces royaumes musulmans et le royaume éthiopien des hautes terres[38]. L'auteur introduit aussi une nouvelle notion géographique qui englobe cet ensemble d'États musulmans, celle de « bordure musulmane » (*al-ṭirāz al-islāmī*). Le travail des commentateurs modernes de ce texte a surtout consisté à essayer de reconstituer une géographie historique plausible des sept royaumes musulmans

32. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār*.

33. Un marchand syrien interrogé par l'historien al-Ǧazārī en 1330 indique la liste des produits d'exportation de l'Éthiopie : « peaux, esclaves, or, civette, ivoire et autres commodités » ; Rosenthal, « A Fourteenth-Century Report on Ethiopia ».

34. M. Kropp a montré que les passages sur les royaumes de l'Ifat et de Hadiyya, autrefois attribués à Ibn Saʿīd, proviennent en fait du *Taqwīm al-Buldān* d'Abū-l-Fidā' (mort en 1321), à partir d'informations collectées auprès d'un voyageur inconnu, et qu'ils renvoient donc aux premières décennies du XIVe siècle ; Kropp, « La Corne orientale de l'Afrique », p. 184-185 et note 56.

35. Éd. et trad. E. Blochet, *PO*, 12, 3 (1916) ; 14, 3 (1920), 20, 1 (1927), retraduit en italien par E. Cerulli (1931).

36. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fi mamālik āl-amṣār*, p. 2-3.

37. *Ibid.*, p. 27.

38. Si bien que les notes érudites de Marcel Cohen, dans l'édition de Gaudefroy-Demonbynes, reposent de façon quasi exclusive sur sa connaissance des hautes terres chrétiennes, sans que cette comparaison incessante, souvent très justifiée, n'ait attiré l'attention.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

décrits par l'auteur comme limitrophes les uns des autres, depuis l'Ifat (ʿAwfāt), qui domine la cité portuaire de Zeyla dans l'actuel Somaliland, jusqu'au Dāra. Il semble que la logique dans laquelle s'inscrivent ces sept royaumes (ʿAwfāt, Dawāru, ʿArābabni, Hadiyya, Šarḥā, Bāli, Dāra, dans leur translittération arabe) ne soit pas organisée sur un axe nord-sud. Mais la plupart du temps, il faut bien en convenir, il nous manque un point d'ancrage pour associer chacune de ces entités à un territoire précis de l'espace éthiopien ou de la Corne. Dans la seconde partie de son texte, al-ʿUmarī présente une organisation par climats (elle aussi confuse et pas non plus nord-sud). Peut-être assiste-t-on ici à un conflit entre deux types de « géographies mentales », celle venant des savants de Zeyla, celle venant de Benjamin, aucune des deux, en tout cas, ne reposant de façon apparente sur des itinéraires.

La localisation territoriale des États musulmans

Le travail entrepris jusqu'à présent pour localiser les différents royaumes musulmans de l'époque médiévale a consisté pour l'essentiel à reprendre le découpage d'al-ʿUmarī en sept royaumes et à tenter de le recouper avec d'autres sources : d'une part les sources chrétiennes, et au premier chef le récit de la grande campagne du souverain chrétien ʿAmdä Ṣəyon contre l'Ifat en 1332 ; d'autre part les sources locales en arabe, surtout le *Futūḥ al-Ḥabaša* (« Conquête de l'Abyssinie »), qui détaille les campagnes de l'imam Ibrahim Grañ contre le royaume chrétien dans les années 1520.

Le principal écueil tient ici au fait que les termes utilisés pour désigner les différentes entités politiques du Moyen Âge musulman varient considérablement d'une source à l'autre, qu'elles soient sources écrites anciennes, musulmanes ou chrétiennes, ou bien sources orales contemporaines ; et que, d'autre part, la géographie des populations de cette région s'est trouvée bouleversée aux XVI^e^-XVII^e^ siècles, en particulier avec l'arrivée de populations oromo, provoquant des ruptures mémorielles fortes et toute une série de reconstructions postérieures. Par ailleurs, outre le caractère généralement flou des indications géographiques associées à ces noms, il apparaît qu'un même nom se trouve parfois attribué à des régions très éloignées les unes des autres.

Pour tenter de rationaliser la géographie politique musulmane du Moyen Âge et proposer des cartes compilant les données des sources, les chercheurs ont généralement procédé de deux manières, soit en dupliquant les royaumes (hypostasiant plusieurs royaumes de même nom), soit en voyant dans ces entités politiques de même nom les reliques d'un vaste royaume plus ancien. Il est inutile d'ajouter que, face à des informations extrêmement incertaines concernant les limites de ces États – sans même parler de notre totale méconnaissance de l'organisation territoriale et politique de ces entités politiques –, les frontières dessinées par les chercheurs suivent sur la carte des tracés parfaitement arbitraires mais qui, étant parfois repris de carte en carte, finissent par avoir valeur de *doxa*. Quelques exemples illustreront ce fait. Gaudefroy-Demonbynes, dans son édition d'al-ʿUmarī datant de 1927, propose une carte de l'Abyssinie médiévale qui comporte, outre l'Ifat, Hadiyya, Arabäbni et Bale, deux royaumes du Däwaro, respectivement nommés Däwaro I et Däwaro II. La toponymie contemporaine lui permet,

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à partir de là, d'inférer l'existence d'un Däwaro ancien courant du nord au sud de l'Éthiopie et dont il ne resterait que des « débris [39] ». Le dossier sur la localisation de ce royaume, le second de la liste d'al-ʿUmarī, est repris, de façon très minutieuse, par Enrico Cerulli en 1936 qui « décompile » la notion de Däwaro [40]. Pourtant, la carte dressée par G.W.B. Huntingford en 1955, ne tenant pas compte des avancées décisives de Cerulli, continue à juxtaposer des informations d'époque très variable (du xᵉ au xvɪᵉ siècle), dressant une cartographie des États musulmans qui n'ont pu être contemporains, et dessine en outre trois Däwaro, l'un au sud-est de l'Éthiopie actuelle (de la ville de Harar au fleuve Wabi Šäbälle), l'autre au nord-est (au nord de l'Awaš, près de l'actuelle Djibouti), le troisième sur l'Omo, au sud-ouest du pays [41]. Malgré une approche beaucoup plus prudente et tenant compte de possibles reconstructions postérieures, U. Braükamper, après avoir signalé que « among all the early southeastern states, the territorial identification of Däwaro poses the most complicated problem because two political entities of this name existed [42] », place sur sa carte de la page 103 deux Däwaro, l'un sur l'Awaš au nord de l'Ifat, l'autre entre Harar et le Bale. Plus récemment, enfin, F.-C. Muth, dans une note très informée, ne considère qu'un seul Däwaro, correspondant à peu près à la région contemporaine de l'Arsi, entre Awaš et le Wabi Šäbälle [43].

À notre avis, l'approche la plus raisonnable de ce problème de localisation consisterait, avant tout essai de reconstruction de l'évolution historique des États musulmans, à tirer au clair les informations données par al-ʿUmarī au milieu du xɪvᵉ siècle, en essayant de les réinscrire dans le cadre de la géographie mentale de leur auteur, ou des géographies mentales de ses informateurs. Il y aurait lieu, en effet, de rechercher, autant qu'il est possible, à définir de quelle commune réalité géopolitique (celle de l'Abyssinie des années 1330, durant lesquelles l'auteur réunit ses informations) rendent compte les deux principales sources d'informations dont il dispose : d'une part, comme on l'a vu, des notables de Zeyla venus plaider leur cause auprès du souverain mamlouk ; d'autre part le chef de l'Église copte égyptienne, qui tenait sans doute lui-même ses informations de voyageurs chrétiens d'Éthiopie. Deux sources certes contemporaines, mais qui organisent l'espace différemment, et qui surtout livrent deux points de vue différents, non seulement au sens géographique mais aussi au sens idéologique ou politique ; ce qui nous renvoie plus généralement à la divergence de points de vue entre sources provenant de contrées adjacentes et entretenant des rapports politiques conflictuels. On peut reprendre ici la question de la formule utilisée par al-ʿUmarī : la « bordure musulmane » (*al-ṭirāz al-islāmī*) ;

39. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār*, carte 1 et p. 14, note 3.

40. Cerulli, *Studi etiopici*. I. *La lingua e la storia di Harar*, p. 6-14. Après avoir montré que le terme de Choa avait été adopté par les chrétiens et les musulmans, de manière contemporaine, pour désigner des territoires différents, il poursuit : « le differenti identificazioni delle tradizioni e dei documenti (a Nord sui confini del Yeggu ; a Sud in riva destra dello Hawas ; a Sud sulla riva sinistra dello Hawas e sino al Webi ; a Sud Est sul l'altipiano hararino a settentrione od a mezzogiorno della citta di Harar) possono representare momenti diversi della situazione politica e territoriale del Dawaro dagli oscuri periodi del Medio Evo etiopico sino al secolo XVII » (p. 14).

41. Huntingford, « Arabic Inscriptions in Southern Ethiopia ».

42. Bräukamper, *Islamic History*, p. 73.

43. Muth, « Däwaro ».

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

celle-ci est glosée au XVe siècle par le géographe égyptien al-Qalqašandī comme « une frange au rivage de la mer [44] », supposant qu'elle s'applique aux royaumes musulmans d'Éthiopie parce qu'ils sont proches de la mer Rouge. Raisonnement de géographe arabe ; mais l'information est fournie en fait par le patriarche Benjamin, à partir d'informateurs probablement chrétiens, sous la forme du « climat de la bordure musulmane, qui est intérieur au pays abyssin [45] », ce qui montre qu'il s'agit pour eux de la bordure du royaume chrétien, qu'ils considèrent comme intégrée politiquement à ce dernier.

Comment distinguer dans l'énumération des territoires soumis au roi chrétien, dans telle ou telle source chrétienne, ceux qui sont « soumis » à l'administration directe du souverain chrétien et ceux dont le souverain chrétien « revendique » la souveraineté (en fonction d'une histoire qui ne nous est que partiellement connue ou d'enjeux stratégiques plus ou moins clairs) ? Mais comment aussi faire le départ au sein de termes polysémiques qui peuvent s'appliquer indifféremment à des entités géographiques (terroirs ou régions) aussi bien que politiques (provinces ou États), sans que ces deux niveaux soient totalement distincts dans l'esprit des auteurs de l'époque, et dans un espace « flou » où des populations de foi différente se côtoient et peuvent user de termes différents pour un même espace, où les souverains transportent avec eux leur capitale, où les dynasties en fuite (et plus généralement tous les migrants) transportent avec elles le nom de leur royaume ? Sans même parler de la plasticité des noms de provinces, qui disparaissent ou évoluent au cours de l'histoire [46].

On peut aussi se livrer à une critique plus radicale de ce type de travail de mise en carte des royaumes musulmans de la corne de l'Afrique. Le plus souvent, les commentateurs remplissent et délimitent des espaces abstraits où ne sont pas pris en compte les reliefs et les zones climatiques, donc les conditions de vie des anciens habitants de ces zones, où les rivières ne sont vues que comme des frontières linéaires, construisant – parfois avec de véritables frontières inscrites sur les cartes – des territoires sans géographie physique et humaine. Dès lors, changer sur la carte tel ou tel royaume ne change pas grand-chose, sinon une éventuelle plus grande cohérence avec les sources connues, puisque cela n'apporte rien à notre connaissance de l'histoire de ces territoires.

Il nous faut donc tenter de changer de paradigme, en abandonnant ces espaces abstraits et ce travail de remplissage cartographique. C'est ce qu'a fait de son côté U. Bräukamper, en partant des mémoires des populations plus récentes et en remontant dans l'histoire de ces territoires comme à travers un palimpseste. Nous proposons de notre côté de partir de deux autres notions : celle des itinéraires et celle des lieux et des monuments. Nous tenterons ainsi, dans les pages qui suivent, de « reconstruire », à partir d'une confrontation des traces

44. Cité dans la note 4, p. 24, de l'édition Gaudefroy-Demonbynes du texte d'al-ʿUmarī.

45. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār*, p. 24.

46. Voir la courte étude de Huntingford, « Lost Provinces of Ethiopia », à propos des provinces énumérées dans la chronique du roi ʿAmdä Ṣəyon. Pour l'époque de Zärʿa Yaʾəqob, voir aussi Huntingford, *The Historical Geography of Ethiopia*, p. 86-92. Pour l'étude des toponymes cités dans les textes gəʿəz et amhariques, nous disposons d'un bon outil : Conti Rossini, *Catalogo dei nomi propri*.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

archéologiques et des sources textuelles anciennes, la géographie historique de ces royaumes musulmans ; et, plus que leurs frontières, de comprendre leurs dynamiques.

La géographie des stèles funéraires

Les stèles funéraires, parce qu'elles livrent parfois des inscriptions ou des dates, comptent bien sûr parmi les traces archéologiques les plus utiles pour l'historien. En Éthiopie et en Érythrée, il est cependant à déplorer que ce type de monuments n'ait guère fait l'objet de prospections systématiques et que la plupart d'entre eux aient été trouvés fortuitement, puis publiés au gré de l'intérêt des spécialistes. Il n'existe pas d'études globales sur ces monuments et ces textes, à l'instar de l'ouvrage de Paolo de Moraes Farias sur les stèles musulmanes du Mali [47], et nous en proposerons donc ici une première synthèse.

Les îles Dahlak livrent, outre des vestiges aksumites d'époques pré-chrétienne et chrétienne et divers monuments localement attribués aux Persans [48], quelque 298 stèles, aujourd'hui pour beaucoup dispersées dans plusieurs musées africains et européens, et 303 inscriptions funéraires en arabe [49]. Leurs dates, lorsque les inscriptions en disposent, s'échelonnent entre 912 et 1540 apr. J.-C. [50]. La plus forte densité de stèles datées appartient à la seconde moitié du XI^e siècle [51], mais la plupart des inscriptions non datées sont attribuées à la période comprise entre le VIII^e siècle et la fin du X^e siècle [52]. Le nombre de stèles et l'ornementation de certaines inscriptions permettent d'inférer l'existence d'une communauté musulmane importante et prospère entre le début du X^e siècle et le milieu du XIII^e siècle. En outre, certaines de ces stèles, datant des XII^e et XIII^e siècles, sont celles des membres de la famille régnante ; la plus ancienne (appartenant à cette famille) est celle du premier sultan de Dahlak, mort en 486/1093 [53], ce qui nous indique approximativement la date (seconde moitié du XI^e siècle) à laquelle la communauté musulmane, établie là depuis le début du VIII^e siècle [54], s'érigea en principauté indépendante.

47. Moraes Farias, *Arabic Medieval Inscriptions*.
48. Conti Rossini, *Storia d'Etiopia*, chap. XIV : « Dahlac e la dinastia dei Beni Nagiàh », p. 295-302 ; Puglisi, « Alcuni vestigi dell'isola di Dahlac Chebir ».
49. Sur les inscriptions des îles Dahlak, voir (dans l'ordre chronologique) : Fleischer, « Arabische Inschriften » ; Malmusi, « Lapidi della necropoli musulmana di Dahlak » (non consulté) ; Basset, « Les inscriptions de l'île de Dahlak » ; Rossi, « L'iscrizione sepolcrale di Zain ul-Mulk » ; Wiet, « Roitelets de Dahlak » ; Schneider, « Notes au sujet de l'épitaphe du premier sultan de Dahlak » ; Schneider, *Stèles funéraires musulmanes des Îles Dahlak*. Certaines inscriptions ont également été publiées dans différents volumes du *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, mais les informations à leur sujet sont reprises dans les publications citées. Très brève synthèse dans Cerulli, *L'islam di ieri a oggi*, p. 113-114. Bonne synthèse historique sur l'archipel dans Longrigg, « Dahlak », p. 92-93 ; et aussi dans Tedeschi, « Note storiche sulle isole Dahlak ». La monographie la plus complète est celle d'Oman, *La necropoli islamica di Dahlak Kebir*, notamment le volume 3, encore inédit au temps de la publication de M. Schneider. C'est de cet ouvrage que nous tirons la plupart des informations données ci-après, sauf indication contraire.
50. Oman, *La necropoli islamica*, III, p. IX.
51. Schneider, *Stèles funéraires*, p. 32.
52. *Ibid.*, p. 69.
53. Schneider, « Notes au sujet de l'épitaphe ».
54. Cerulli, *L'islam di ieri a oggi*.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

D'autres stèles existent dans le nord de l'Éthiopie, plus précisément dans le nord-ouest de l'Ǝndärta, région de la province du Tigre aujourd'hui presque exclusivement chrétienne. Ainsi, en plusieurs lieux autour de la ville de Kʷiḥa, ont été découverts, dans les années 1930 (par Carlo Conti Rossini[55]) puis en 1960 et en 2000, outre des ruines de constructions en pierres sèches et d'une *qubba*, une vingtaine de stèles en basalte portant des inscriptions funéraires en arabe. Toutes ne sont pas déchiffrables et toutes ne portent pas la date de la mort du défunt, mais il est possible, par comparaison stylistique ou recoupement généalogique, de compléter la datation de ces stèles, qui s'échelonnent entre 1001 et 1154, soit entre le tout début du XIe siècle et le milieu du XIIe siècle[56]. La stèle la plus récemment découverte à Kʷiḥa pourrait être plus ancienne ; elle est attribuée aux Xe-XIe siècles apr. J.-C.[57]. Madeleine Schneider a en outre pu reconstituer deux arbres généalogiques, remontant à deux ancêtres dans lesquels Enrico Cerulli avait vu deux immigrants arabes[58] : ceux-ci, installés sur place, auraient fait souche en prenant famille parmi les Éthiopiens. M. Schneider a, quant à elle, émis l'hypothèse que certains noms propres seraient ceux de musulmans autochtones. Il reste que l'établissement de Kʷiḥa pourrait fort bien avoir été un comptoir des musulmans de Dahlak[59]. Ajoutons que, d'après d'autres sources, une présence musulmane continue est attestée dans cette zone entre le début du XVIe et la fin du XVIIe siècle, mais elle n'a pas, semble-t-il, laissé de traces épigraphiques[60].

Le nord-est de la province éthiopienne du Choa, en bordure et sur l'escarpement du plateau occidental de la vallée du Rift, est également fort riche en ensembles ruinés musulmans, ainsi que l'ont signalé plusieurs auteurs[61]. Des prospections récentes conduites par les auteurs du présent article dans la région de l'Ifat confirment la présence d'un tissu dense de ruines musulmanes de différentes époques mais dont beaucoup sont indubitablement médiévales[62]. Plusieurs sites livrant chacun plusieurs centaines de tombes musulmanes ont été repérés, mais les stèles ne présentent malheureusement pas d'inscription, à l'exception d'une, relevée par Chernet Tilahun, qui livre le nom du personnage enterré à cet endroit[63]. Il est presque certain que des prospections plus intenses dans cette région livreront d'autres inscriptions.

55. Conti Rossini, « Necropoli musulmane ».
56. Ces stèles ont fait l'objet de deux publications, renvoyant aux deux séries de découvertes séparées : Pansera, « Quattro stele musulmane » : l'inscription la plus ancienne de sa série est de lecture incertaine, donnant la date de 379/989 ou 399/1008. Schneider, « Stèles funéraires arabes de Quiha » : l'inscription la plus ancienne de sa série est également de lecture incertaine, donnant la date de 371/981 ou 391/1001. Par précaution, nous retenons ici la date la plus récente, mais ces stèles pourraient témoigner d'une présence musulmane dès la fin du Xe siècle.
57. Smidt, « Eine Arabische Inschrift aus Kwiha ».
58. Cerulli, *L'islam di ieri a oggi*, p. 114. Même point de vue, récemment, chez Lusini, « Christians and Moslems ».
59. Smidt, « Eine Arabische Inschrift aus Kwiha ».
60. Schneider, « Stèles funéraires arabes de Quiha », p. 107.
61. Guébré Selassié, *Chronique du règne de Ménélik II*, vol. 2, appendice III (« Les antiquités éthiopiennes », p. 556-569, par M. De Coppet) ; Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture ».
62. Les résultats de ces prospections sont à paraître dans la revue *Les annales d'Éthiopie*, Fauvelle-Aymar *et al.*, « Reconnaissance de trois villes musulmanes ».
63. Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture ».

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Trois stèles inscrites ont également été découvertes en 1965-1969 dans le sud du Choa, à quelques dizaines de kilomètres au sud-est d'Addis Abeba, plus précisément aux environs de Däbrä Zäyt (pour deux d'entre elles) et de Wenji, près de la localité de Nazret (pour la troisième). Aucune ne porte de date, mais la graphie permet, par comparaison avec d'autres inscriptions éthiopiennes, de les attribuer aux XII^e^-XIII^e^ siècles [64]. Elles sont de toute façon d'époque médiévale, l'influence de l'islam dans cette région s'étant estompée à partir du XV^e^ siècle.

D'autres stèles funéraires inscrites en arabe ont été signalées sur le massif oriental bordant la vallée du Rift à l'endroit où celle-ci s'élargit pour former la plaine afar. Dans les années 1920, le révérend-père Azaïs et Roger Chambard ont ainsi visité, dans la région du Čerčer, de nombreux sites musulmans médiévaux [65]. Cette région, comme du reste tout le sud-est éthiopien formé par le plateau de Harar et le massif Arsi-Bale, est aujourd'hui une région exclusivement musulmane, résultat d'une islamisation recommencée au XIX^e^ siècle à partir de quelques poches restées plus ou moins musulmanes en dépit de la « repaganisation » consécutive à la conquête oromo de la fin du XV^e^ siècle [66]. Dans une zone assez ramassée (d'une extension d'environ 150 km de longueur) située à l'ouest de Harar, les explorateurs archéologues visitèrent de nombreuses ruines musulmanes anciennes, parmi un semis assez dense de sites mégalithiques. Il est cependant difficile de se faire une idée précise de l'importance des nécropoles mentionnées « en passant » par les auteurs, ou qu'on leur signale sans qu'ils se détournent forcément de leur route. Au terme de leur séjour, ce seront en tout cas 14 inscriptions funéraires (2 près de Heissa, 7 à Lafto, 3 à Tchelenko, 2 à Baté) qui auront été relevées dans la région du Čerčer [67] et auront donné lieu à des études réalisées par Enno Littmann puis par Paul Ravaisse [68]. Deux inscriptions (sur deux stèles de Lafto) livrent une date : 666/1267-1268 (stèle 3 de Azaïs et Chambard) et 675/1276 (stèle 4 de Azaïs et Chambard) [69] ; les autres sont également attribuées, par comparaison stylistique, à la période courant de la fin du XI^e^ siècle à la fin du XIII^e^ siècle [70]. Les deux inscriptions trouvées à Baté, écrites en caractères coufiques, ont fait postérieurement l'objet de nouvelles études stylistiques, qui les attribuent aux environs de 1000 apr. J.-C. (Huntingford) ou à la fin du XI^e^-début du XII^e^ siècle apr. J.-C. (Schneider) [71]. Toujours dans le massif du Čerčer, un autre ensemble de stèles épigraphiées a été localisé dans le village de Harla, à une quinzaine de kilomètres de Dire-Dawa sur la route de Harar. Deux stèles venant de ce village ont été étudiées par Madeleine Schneider en 1969 ; elles ne portent pas de date

64. Schneider, « Stèles funéraires musulmanes de la province du Choa ».
65. Azaïs et Chambard, *Cinq années*.
66. Braukämper, « Vestiges médiévaux et renouveau musulman ».
67. Ce chiffre de 14 exclut les 4 stèles découvertes à Munessa et évoquées plus loin.
68. Littmann, « Arabische Inschriften aus Abessinien » ; Ravaisse, « Stèles et inscriptions arabes ». Sur ces mêmes monuments, voir aussi Huntingford, « Arabic Inscriptions ».
69. Ravaisse, « Stèles et inscriptions arabes », p. 288-290. La date de la stèle 4 est corrigée en H. 662 / A.D. 1263 par Huntingford, « Arabic Inscriptions », qui reprend la lecture de Littmann, « Arabische Inschriften ».
70. Ravaisse, « Stèles et inscriptions arabes du Harar », p. 284-285.
71. Huntingford, « Arabic Inscriptions », sur la foi d'une communication personnelle du D^r^ S. Rice ; Schneider, « Notes au sujet de deux stèles funéraires ».

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

complète : l'une, en coufique, peut être comparée à des stèles égyptiennes des IXe-Xe siècles ; l'autre, en *nasḫī*, rappelle des stèles ayyoubides ou mamloukes des XIVe-XVe siècles [72]. Deux autres stèles funéraires à inscriptions, non encore étudiées [73], ont été trouvées par les auteurs du présent article ; cet ensemble laisse accroire à l'existence d'autres monuments de ce type dans les environs, témoignant là aussi de la présence d'une communauté musulmane sur les lieux au Moyen Âge.

Mentionnons pour finir un dernier groupe de stèles funéraires, en position très méridionale et très occidentale par rapport aux groupes du Choa et du Č̣erč̣er. Elles ont été trouvées en 1925 par Azaïs et Chambard. Le site, appelé Munessa, est situé à quelques kilomètres à l'est du lac Langano, en pays *oromo arsi*. Là gît une nécropole musulmane d'une trentaine de sépultures orientées dans la direction de La Mecque, parmi de petits tumulus également interprétés comme des tombes. Une mosquée située à proximité fut également signalée aux deux archéologues, mais sans qu'il leur soit possible de la visiter [74]. Bien que leur compte rendu ne soit pas explicite sur ce point, il semble que la plupart des stèles portent une inscription arabe ; quatre d'entre elles ont fait l'objet d'une étude d'après photographies. Les inscriptions ne comportent pas de date (ou du moins pas de date déchiffrable), mais l'auteur de l'étude épigraphique pense pouvoir les attribuer au XIIIe siècle [75].

Les données géographiques et les fourchettes de dates fournies par ces stèles sont présentées sur la carte 1.

Ces données historiques et géographiques sur les stèles musulmanes appellent plusieurs commentaires. En premier lieu, le ratio entre nombre de tombes musulmanes présentes sur les sites et nombre de stèles épigraphiées parmi ces tombes n'est de toute évidence pas le même à Dahlak, à Kʷiḥa et dans les régions de l'intérieur de l'Éthiopie, donnant l'apparence d'aller en décroissant dans les régions sud. Ce fait ne peut être mis en relation avec une plus faible présence de l'islam dans l'intérieur, puisque les tombes dans ces régions se comptent au contraire par milliers, attestant d'une présence nombreuse et pluriséculaire des communautés musulmanes, tant sur le plateau occidental que sur le plateau oriental. D'autres raisons sont donc peut-être à rechercher pour expliquer ce faible ratio. D'une part des motivations religieuses, liées à des courants de pensée ayant pu prohiber les inscriptions funéraires, d'autre part des raisons sociologiques : alors que les stèles épigraphiées du nord (Dahlak, Ǝndärta) révèlent l'existence d'élites politiques en prise avec les modes de légitimation du pouvoir dans le monde musulman et ayant accès à un marché de l'artisanat lapicide sans doute situé hors d'Éthiopie, les milliers de sépultures anonymes du sud illustreraient plutôt des communautés enracinées localement, sans doute principalement paysannes et très périphériques par rapport au reste du monde musulman. Cette observation rejoint celles faites plus haut sur la situation paradoxale de l'islam éthiopien ancien, à la fois profondément ancré et pratiquement ignoré des auteurs contemporains.

72. Schneider, « Stèles funéraires de la région de Harar et Dahlak ».

73. Étude en préparation.

74. Azaïs et Chambard, *Cinq années*, p. 203-205, pl. LXIII-LXIV.

75. Ravaisse, « Stèles et inscriptions ».

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les témoignages d'une urbanisation ancienne : le massif du Čerčer

Les ensembles de ruines anciennes, manifestement d'époque musulmane pour la plupart, procurent là aussi une géographie de la présence d'une civilisation musulmane urbaine en Éthiopie, quoique l'attribution chronologique de ces sites soit plus incertaine que celles des stèles funéraires compte tenu de l'absence, à ce jour, de fouilles systématiques et de séries de datations.

À l'est de la ville de Harar, Azaïs et Chambard ont signalé les ruines de plusieurs villes : Djidjiga, Tchenassen, Nur Abdoche. À Djidjiga comme à Nur Abdoche, les deux explorateurs purent visiter deux mosquées ruinées. Dans la même région, Derbiga est également mentionnée comme une « grande ville » cernée d'enceintes et caractérisée par la présence d'une « très vieille mosquée [...] avec trois rangées de colonnes intérieures en pierres de taille » ainsi que des sépultures. Il leur fut signalé par ailleurs l'existence d'autres villes ruinées dans la zone, ainsi que des cimetières musulmans qu'ils n'eurent pas le temps de visiter [76]. Au sud de Harar, en pays argobba puis oromo, Azaïs et Chambard signalent également des mausolées en ruines et quelques pierres tombales ; parmi plusieurs ensembles ruinés visités ou non, ils atteignent, à une centaine de kilomètres de Harar, le site d'Amareyti, caractérisé par les murs d'une mosquée et les fondations apparentes de quelques habitations, puis, plus à l'ouest, un mystérieux escalier monumental taillé à flanc de montagne [77]. Dans cette même région, au sud de Harar en partant vers le Wabi Šäbälle, le géographe Antoine d'Abbadie avait déjà signalé des ensembles de ruines [78].

À l'ouest de Harar en direction des lacs septentrionaux de la vallée du Rift, Azaïs et Chambard découvrent également un chapelet de villes anciennes ruinées, associées à des bâtiments cultuels musulmans et des nécropoles musulmanes. D'est en ouest, ce sont : Bio (dont ils fournissent un plan), Hedjersera (ou Hedjersa), située à vue de la précédente par-delà un ravin, Derbi, Dobba, terme de leur boucle qui les ramènent à Harar [79]. Sans autres détails, ils mentionnent également quatre villes vues par Azaïs lors d'une précédente mission : situées dans une plaine à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Harar, elles sont localisées « sur des mamelons peu élevés » et « les habitations sont pratiquées sous terre, sans rien à l'extérieur qui puisse révéler leur existence [80] ».

Toujours dans le massif du Čerčer, plusieurs autres villes anciennes ont été découvertes à l'aube des années 1970. Francis Anfray a signalé le site de Khorfa-Kamona, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Harar, où subsistent 200 mètres de murailles de quelques 3 mètres d'épaisseur [81]. Huguette et Roger Joussaume ont, quant à eux, signalé quatre autres villes

76. Azaïs et Chambard, *Cinq années de recherches archéologiques en Éthiopie*, p. 19-41, pour Djidjiga, Tchenassen et Derbiga.

77. *Ibid.*, p. 42-119 pour Amareyti et l'escalier monumental. Ce site n'a jamais été revisité.

78. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 312-314.

79. Azaïs et Chambard, *Cinq années*, p. 119-146.

80. *Ibid.*, p. 146.

81. Anfray, « Notes archéologiques », p. 31. L'auteur se demande s'il s'agit de restes d'un fortin datant de l'occupation ottomane (note 1).

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

situées aux alentours immédiats de Dobba (qu'ils appellent Molé, Dobba étant le nom de la rivière et de la vallée) : ce sont Kubi, décrite comme une « véritable forteresse aux murs cyclopéens », expression qui reprend la terminologie qu'Azaïs et Chambard appliquent à la plupart de leurs sites ; Addas, Mito et Abadir [82]. Une publication légèrement postérieure, par Roger Joussaume, reprend le texte de l'article de 1972 en y ajoutant les noms d'autres sites : Aidou Rallo, près de Sourré, qui présente d'« imposants vestiges » ; Hassan-Abdi, près de Tchelenko, qui livre deux anciennes « places fortes » (plus loin décrites comme une « ville »), et encore une forteresse près de Kouloubi [83].

Ces villes aux murs « cyclopéens », quels Cyclopes les ont bâties ? Certes, tous ces sites, y compris ceux présentant manifestement, aux yeux des archéologues, des restes musulmans, ne sont pas nécessairement d'« origine » musulmane. Azaïs et Chambard ont cru parfois identifier, peut-être avec raison, d'anciens *kätäma* (campements fortifiés) chrétiens, et leurs informateurs ont une propension marquée à voir dans ces ruines soit les demeures d'une race de géants nommés Harla, soit les restes d'anciennes forteresses du temps du roi chrétien Zärʿa Yaʾəqob (r. 1434-1468), détruites par les musulmans de l'époque de Grañ. Hypothèses que les deux explorateurs s'empressent avec enthousiasme de reformuler pour leur propre compte, en supposant un remploi musulman de sites initialement chrétiens, ce qui leur interdit évidemment de caractériser ces sites comme médiévaux [84]. Roger Joussaume semble aussi parfois hésiter, pour l'identification de ces sites, entre « villes » au sens propre et forteresses ou places fortes (*kätäma* chrétiens ou fortins musulmans). Force est de constater que ces sites, souvent pauvrement décrits dans la littérature, mériteraient d'être revisités afin d'établir une typologie et, peut-être, une chronologie relative.

Ces cités et citadelles, pratiquement toutes situées sur des emplacements remarquables (éperons rocheux, bords de falaises…) n'avaient, dans les années 1920, donné lieu qu'à quelques fouilles et prélèvements rapides. Huguette et Roger Joussaume ont donné en 1972 une description un peu plus poussée de l'une d'entre elles, Molé [85]. Sur ce site mis en cultures et donc difficilement lisible au plan archéologique, ils décrivent un abondant matériel lithique (principalement des grattoirs) « tout à fait identique » au type aksumite, des bassins de pierres semblables à d'autres trouvés près de monuments mégalithiques de la région, enfin une céramique présentant de « nombreuses similitudes » avec celle trouvée dans les tumulus de la région, dont l'un a été daté, au carbone 14, des environs de 1450 apr. J.-C. [86]. En outre, un sondage pratiqué par les Joussaume sur le site révèle l'homogénéité de la céramique entre le socle rocheux et la surface. Tous ces indices réunis pourraient nous amener à plaider en faveur d'une possible contemporanéité (ou d'un recouvrement chronologique partiel) de la ville et des sites mégalithiques voisins.

82. Joussaume et Joussaume, « Anciennes villes dans le Tchercher », cartes de localisation des sites p. 27-28.

83. Joussaume, *Le mégalithisme en Éthiopie*, p. 92-103.

84. Voir par exemple Azaïs et Chambard, *Cinq années*, p. 35, 50 et *passim*.

85. Joussaume et Joussaume, « Anciennes villes ».

86. *Ibid.*, p. 25. Les auteurs font part de leurs doutes quant à la valeur de cette datation.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les témoignages d'une urbanisation ancienne : le Somaliland

Un autre ensemble de villes musulmanes ruinées doit être signalé ici, sans nous y appesantir pour l'instant parce que ces sites forment un groupe principalement localisé dans l'ouest du Somaliland [87] et sur le territoire éthiopien immédiatement adjacent [88]. Nous y reviendrons un peu plus loin ; mais un aspect particulier de l'architecture de cette zone mérite d'être relevé : si les murs des constructions sont en pierres, la toiture était généralement formée, d'après l'étude des restes d'effondrement, « de broussailles étendues sur une structure de planches de bois local, et recouvertes de terre [89] ». Ce trait particulier ne ressort pas des comptes rendus d'Azaïs et Chambard sur les villes du Č̣erč̣er, peut-être en raison de leur lecture moins fine des restes archéologiques, mais il ressort très clairement, en revanche, d'investigations archéologiques faites par Chernet Tilahun dans certains sites de l'Ifat, sur l'escarpement du plateau du Choa. D'autres traits communs rattachent les édifices religieux de cette région à ceux de la région du Harar, comme l'absence de minaret ou la présence inexpliquée d'un unique pilier de pierres dans l'angle nord-ouest de certaines mosquées [90].

Les témoignages d'une urbanisation ancienne : sites de l'Ifat

Le nord-est du Choa, région toujours en partie musulmane aujourd'hui, a livré, lors de prospections faites par Chernet Tilahun et son équipe dans les années 1980 [91], puis par celles conduites par les auteurs du présent article [92], plusieurs sites remarquables, en particulier aux alentours de la ville actuelle de Choa Robit. À une trentaine de kilomètres à l'est de cette dernière localité, on trouve trois importantes villes ruinées, du nom d'Asbäri, Mäsal et Nora (près du village argobba de Wossiso), toutes situées sur des éperons rocheux à quelque 1 300 m d'altitude et caractérisées par la présence de grandes mosquées, cependant de facture différente. De nombreuses habitations et des restes d'enclos et de rues sont encore visibles sur ces sites, et l'on peut également noter, dans les environs, la présence d'autres mosquées et de concentrations importantes de sépultures musulmanes (au total plusieurs milliers), présentant quelques inscriptions arabes de lecture difficile. Ces sites sont indéniablement d'époque médiévale. Un peu au sud, dans la région de Wärq Amba, Leopoldo Traversi avait visité en 1893, en route pour Rasa (=Mäsal), les ruines d'une autre ville, Ali-Ghemb (=Sherif Ali), présentant des ruines d'habitations et d'une mosquée ainsi qu'une tombe d'un certain sherif Ali datée de 771 H. [93]. D'autre part, à quelques kilomètres au nord-ouest de Choa Robit, se trouve le site de Goze,

87. Par Somaliland, nous désignons l'ex-Somaliland britannique, unifié à la Somalia italienne en 1960 et indépendant depuis 1991.

88. Dans l'ancienne région du Haud, aujourd'hui incluse dans la province éthiopienne du Harärge.

89. Curle, « The Ruined Towns of Somaliland », p. 318.

90. Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture ».

91. Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture ».

92. Fauvelle-Aymar *et al.*, « Reconnaissance de trois villes musulmanes ».

93. Traversi, « Le antichità di Uorcamba nello Scioa ».

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

caractérisé par une mosquée bien conservée située sur un piton rocheux et entourée de divers bâtiments en ruines et de quelques sépultures. Bien que le site soit aujourd'hui abandonné, la mosquée sert encore parfois aux villageois des environs [94].

D'autres sites sont connus à l'est d'Ankobär, plus précisément dans les environs d'Aleyyu Amba, localité qui livre un certain nombre de sépultures anciennes. Le village d'Abdul Räsul, à quelque cinq kilomètres au sud de cette ville, est réputé avoir été un point de passage des caravanes et un marché aux esclaves. On y observe les ruines d'une mosquée, de deux cimetières et de plusieurs habitations. Les sépultures, au nombre de plusieurs centaines parmi lesquelles se trouvent des tombes récentes, ne présentent pas d'inscriptions, mais de curieux motifs gravés. Le qäbäle [95] de Gachene, à l'est d'Aleyyu Amba, livre également les restes d'une mosquée ainsi que quelques tombes [96]. Ces sites restent malheureusement difficilement attribuables à une époque quelconque.

Au nord de Choa Robit, dans la zone autour de Senbete, aujourd'hui habitée par des musulmans oromo, plusieurs sites sont également connus. Au nord, le village de Qomboro propose quelques inscriptions funéraires en arabe, non publiées. Plus à l'est, le site de Fäqi Däbbis, dans un paysage témoignant d'anciens terrassements destinés aux cultures et baigné par la rivière Ataye, livre une grande mosquée entourée de plusieurs cimetières et villages ruinés, recouverts par les broussailles. D'autres sites, présentant mosquées et cimetières, sont également présents dans un rayon de quelques kilomètres autour de Fäqi Däbbis [97]. Ce dernier site a par ailleurs fait l'objet de prospections et de fouilles récentes, effectuées à l'intérieur de la mosquée principale [98]. La surprise fut d'y découvrir les fondations d'un bâtiment plus ancien, de même orientation, très probablement une mosquée antérieure, qui avait été détruite par un incendie. L'analyse au carbone 14 d'un échantillon de charbon prélevé sur le niveau d'occupation de la mosquée supérieure a livré une date de 490+/-30 BP, soit 1407-1444 apr. J.-C. en âge calibré (LY-10196). Les charbons de bois récoltés dans le niveau inférieur livrent, quant à eux, une date de 630+/-30 BP, soit 1293-1399 apr. J.-C. en âge calibré (LY-10197). Ces datations absolues sont les seules que nous possédions pour la zone ; elles nous permettent, par rapprochement stylistique, d'inscrire l'ensemble des sites actuellement connus dans la région du nord-est du Choa dans une fourchette allant de la fin du XIII^e^ siècle jusqu'à la moitié du XV^e^ siècle, ce qui correspond à la période d'hégémonie du royaume musulman de l'Ifat dans la zone.

Ajoutons que les sites du nord-est du Choa et certains sites de la région de Harar, outre le fait qu'ils présentent de nombreuses similitudes architecturales, sont localisés dans deux poches distinctes de population musulmane argobba. Les traditions orales du groupe « Southern Argobba » (région de Harar) renvoient leur origine à une migration qui aurait eu lieu depuis

94. Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture ». Voir aussi Kebedde Geleta, « A Survey on Argobba Sites in Northern Shoa », p. 188-191.

95. Nom donné aux associations de paysans pendant la période révolutionnaire et continuant aujourd'hui à désigner un district rural.

96. Kebedde Geleta, « A Survey on Argobba Sites in Northern Shoa ».

97. *Ibid.*

98. Poissonnier, *Fäqi Däbbis* ; Hirsch, « New Elements » ; Hirsch et Fauvelle-Aymar, « L'Éthiopie médiévale ».

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'Ifat et le sud-Wällo[99]. Les Argobba de l'Ifat et du sud-Wällo (« Western Argobba »), quelques milliers de personnes vivant dans une chaîne de villages à mi-pente de l'escarpement[100], renvoient leurs origines, quant à eux, à l'installation de colons arabes qui auraient migré en Éthiopie soit au temps du Prophète, soit au temps de l'exil de la famille omeyyade au VIII^e siècle apr. J.-C. ; certaines traditions fournissent même des itinéraires, empruntant soit la route du nord (par Massawa) soit la route de l'est (par le désert)[101]. L'une de ces traditions affirme que la mosquée de Fäqi Däbbis fut érigée à l'intention du Prophète, lorsqu'il envisagea de fuir l'Arabie[102]. De telles traditions se rencontrent dans de nombreuses populations islamisées et sont le fruit de relectures du passé guidées par le désir d'inscrire les communautés nouvellement acquises à l'islam dans une généalogie prestigieuse ; elles ne peuvent donc être prises pour argent comptant. Il est cependant possible que ces traditions condensent, en les antidatant de quelques siècles, des processus plus tardifs, tels que l'installation et l'acculturation de colons déjà islamisés (et pourquoi pas, dans certains cas, arabes ?) pouvant légitimement ou non se prévaloir d'un ancêtre arabe et transmettant cette généalogie à leurs descendants et coreligionnaires locaux. En tout état de cause, pour ce qui est de l'Éthiopie centrale et méridionale, la date la plus haute attestant d'une présence de l'islam est donnée par une chronique en arabe mise au jour par Enrico Cerulli en 1936 chez un notable de Harar, et publiée en 1941[103]. Le document est une brève histoire de la dynastie Maḫzūmī (elle aussi supposée être originaire de La Mecque), qui aurait régné sur un sultanat du Choa de *ca.* 283/896-897 à *ca.* 684/1285, date de son absorption par le sultanat de l'Ifat. Rien n'est connu par ailleurs de ce sultanat du Choa, et aucun site ne lui est pour le moment attribuable de façon certaine[104], même si la densité et l'ancienneté des sites localisés à l'est de Choa Robit peuvent faire penser qu'il s'agit là de son siège historique. Il est en effet très possible que ce royaume musulman du Choa ait été situé dans l'actuelle province du Choa oriental et que ses niveaux archéologiques sont à rechercher sous les niveaux des XIV^e-XV^e siècles appartenant à l'époque du royaume de l'Ifat. C'est en outre peut-être à ce sultanat du Choa qu'appartiennent certaines des « cités-mères » du royaume de l'Ifat mentionnées par al-ʿUmarī[105]. Quoi qu'il en soit, s'il faut retenir la date

99. Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture », p. 303.

100. Stitz, « The Western Argobba of Yifat ».

101. Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture », p. 313 ; Tesfaye Hailu, « History and Culture of the Argobba », p. 197 (la mention « 800 years ago » doit évidemment être corrigée en « during the VIIIth century ») ; Aklilu Asfaw, « A Short History of the Argobba », p. 176-180.

102. Kebedde Geleta, « A Survey on Argobba Sites in Northern Shoa », p. 194.

103. Cerulli, « Il sultanato dello Scioa ».

104. Pour une tentative de localisation de cet État, voir Huntingford, *The Historical Geography*, p. 76.

105. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fi mamālik al-amṣār*, p. 8-9. Une autre hypothèse serait que ces « cités-mères », au nombre de sept, soient sept provinces dont la réunion aurait donné naissance au royaume de l'Ifat. On doit remarquer que la chronique du roi chrétien ʿAmdä Ṣəyon (début du XIV^e siècle), évoquant « toutes les terres des musulmans », donne sept noms, auxquels s'ajoute celui du Choa. Deux de ces noms (K^welgorā et Bequl Zār) ont leur équivalent dans la liste d'al-ʿUmarī (Kuljūrā, Baqulzar). Voir Marrassini, *Lo scettro e la croce*, p. 57. Ajoutons qu'un miracle attribué à Täklä Haymanot, écho selon son éditeur (Getatchew Haile, 1984) d'événements survenus lors de campagnes du roi Ǝskəndər (1478-1494) mentionne « les sept régions des Arämi [=musulmans] » (*ibid.*, p. 117).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

haute donnée par la chronique, l'existence d'un sultanat sur les contreforts orientaux du haut plateau central de l'Éthiopie attesterait d'un processus d'islamisation déjà entamé dans cette région à la fin du xᵉ siècle.

Repenser la présence musulmane dans la Corne : deux axes de diffusion de l'islam

L'analyse de ces données permet un premier repérage des routes musulmanes d'Éthiopie. À les positionner sur la carte, on remarque que les sites musulmans de l'ouest du Čerčer étudiés par Azaïs et Chambard puis par les Joussaume paraissent dessiner un segment de route qui, partant de la région de Harar, oblique vers l'ouest-sud-ouest (carte 2). Azaïs et Chambard décrivent le chemin qu'ils ont emprunté : « Cette route qui longe de l'est à l'ouest, pendant près de deux cents kilomètres, la chaîne de séparation entre les bassins de l'Awache [Awaš] et du Wabi Chebeli [Wabi Šäbälle], n'est pas à proprement parler un chemin de crête, mais une succession de lacets franchissant les vallées d'un versant à l'autre, avec des soubresauts journaliers de 1 700 à 2 400 mètres d'altitude. Par endroits toutefois, on chemine en équilibre sur la ligne faîtière, et c'est alors une fête des yeux de dominer à la fois les vallons étroits et verts des affluents du Wabi [Šäbälle], et ceux plus ouverts, plus gris, sentant déjà le désert et débouchant sur le pays Dankali[106] ». Or, la seule manière pour nous d'accorder l'existence de cette route de crête encore empruntable dans les années 1920 avec l'existence des stèles de l'Arsi et du sud-Choa est de considérer que cette route se prolongeait ensuite jusqu'aux lacs de la vallée du Rift. Cet axe serait ainsi à peu près parallèle à celui de l'actuel chemin de fer entre Dire-Dawa et Addis Abeba, à ceci près qu'il court non dans la plaine afar mais sur le plateau qui forme l'arc sud bordant le Rift éthiopien. Il y aurait donc là une route « naturelle » conduisant de Harar à la chaîne des lacs. Que cette route semble interrompue sur un segment assez important ne doit pas nous étonner : aucune prospection systématique n'a été faite dans cette région à ce jour.

Ce segment de route était prolongé vers l'est par un autre segment de route rejoignant le golfe d'Aden. Aujourd'hui, le trafic commercial depuis Harar ou Dire-Dawa rejoint Berbera via Djidjiga et Hargeisa (capitale du Somaliland), et il en allait de même au xixᵉ siècle, bien qu'à cette date les caravanes empruntassent également l'axe Zeyla-Harar, totalement abandonné depuis le début du xxᵉ siècle (en raison de la proximité du port de Djibouti). Si les sources écrites établissent la prééminence du port de Zeyla sur Berbera au Moyen Âge, on peut penser que les deux ports ont pu être simultanément ou alternativement en activité depuis cette époque. Quoi qu'il en soit, il subsiste de très abondants témoignages archéologiques de l'existence de la route ancienne : d'une part la situation géographique de sites anciens musulmans à l'est du Harar, tels que Nur Abdoche, Derbiga et Tchenassen ; d'autre part la concentration d'une douzaine de cités en ruines au nord-ouest de Hargeisa, dans le Somaliland et dans l'est de l'Éthiopie,

106. Azaïs et Chambard, *Cinq années*, p. 128.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

signalées dans la littérature mais jamais sérieusement prospectées [107]. Les plus importantes de ces villes, qui occupent plusieurs hectares, livrent les ruines de plusieurs centaines d'habitations ainsi que des mosquées et des cimetières. Même s'il faut suivre l'auteur de la seule prospection extensive de ces sites, dans les années 1930, qui les attribue aux XV^e^-XVI^e^ siècles (et alors même que les artefacts recueillis sur place, en particulier de la vaisselle en verre, des perles, du céladon chinois et de la porcelaine d'origine égyptienne, s'inscrivent, de l'aveu de l'auteur, dans un éventail chronologique allant du XII^e^ au XVIII^e^ siècle), il est difficile de ne pas voir dans cette concentration de villes le cœur d'une zone d'échanges intenses déjà en place au XIII^e^ siècle, et qui offre l'avantage d'être, à peu près, à égale distance de Zeyla et Berbera [108]. L'absence apparente d'enceintes protectrices autour de ces villes [109] plaide en faveur d'une zone d'habitat et d'échanges soumise à un pouvoir politique capable de la protéger contre le banditisme. Signalons également plusieurs autres villes : ce sont d'abord Eil Humo et Eik, situées respectivement à environs 100 et 150 km au sud de Berbera et qui relèvent du même type d'architecture que les précédentes ; elles ont déjà été signalées par Curle [110]. Il faut leur ajouter le site impressionnant de Sheikh que nous avons pu visiter. Situé à 1 500 m d'altitude, à une soixantaine de kilomètres au sud de Berbera, précisément sur l'axe formé par cette dernière ville avec Eik et Eil Humo, ce site couvre dix hectares et apparaît d'emblée comme l'un des sites archéologiques majeurs de la Corne, sans qu'il soit pour l'instant possible de le dater précisément. Le matériel observé sur place (céramique, verre, cauris, une monnaie arabe) indique en tout cas que Ferdussa (tel serait le nom ancien de la ville) a connu son heure de gloire à quelque période comprise entre le XIII^e^ et le XVIII^e^ siècle [111]. Mentionnons enfin Ruqayi, à environ 150 km au sud-est de Djidjiga, qui livre une grande mosquée ainsi qu'un matériel contemporain des autres sites [112].

Cette identification d'un ou plusieurs itinéraires à partir de la localisation de sites archéologiques nous invite à tenter une reconstruction rétrospective de l'évolution des routes musulmanes médiévales, en partant de la situation la plus ancienne.

Il est indéniable que, dès le VII^e^ siècle, l'archipel des Dahlak fut occasionnellement fréquenté par les navigateurs musulmans et qu'il servit aux marchands, au plus tard à partir de la fin du IX^e^ siècle, de point d'entrée régulier dans le territoire éthiopien. Les sources arabes en témoignent, à commencer par al-Yaʿqūbī, à la fin du IX^e^ siècle [113]. Ce point est corroboré par

107. Aux articles de Curle (1937), déjà cité, et de Chittick, « An Archaeological Reconnaissance in the Horn », qui a revisité le site d'Abasa, s'ajoutent nos prospections (février et avril 2001) sur plusieurs sites de la zone (Zeyla, Berbera, Sheikh, Abasa et ʿAmuud), en territoire somalilandais. Ces recherches feront l'objet d'une prochaine publication.

108. Curle, « The Ruined Towns of Somaliland ».

109. Curle (« The Ruined Towns of Somaliland ») que l'on peut rapprocher de l'observation d'al-ʿUmarī selon lequel « les villes [du pays de Zeyla] n'ont point de murailles » ; Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fi mamālik al-amṣār*, p. 4. Il semble également que la ville de Zeyla n'ait pas disposé de murailles avant la fin du XVI^e^ siècle ; voir Doresse, *Histoire sommaire de la Corne orientale de l'Afrique*, p. 236. Nos prospections à ʿAmuud nous ont révélé l'extrême dégradation des sites mentionnés par Curle depuis sa visite. Mais nous avons cependant pu repérer, sans certitude, ce qui pourrait être les restes d'un mur d'enceinte de la ville.

110. Curle, « The Ruined Towns of Somaliland ».

111. Nos prospections au Somaliland (avril 2001).

112. Curle, « The Ruined Towns of Somaliland ».

113. Basset, « Les inscriptions de l'île de Dahlak », p. 19.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'épigraphie funéraire arabe qui, comme on l'a vu, atteste la présence à cet endroit d'une communauté fixe de colons arabes dès le début du xᵉ siècle. À la fin du xᵉ siècle, nous savons que cette communauté paye un important tribut d'esclaves et d'ambre au souverain du Yémen, ce qui, en ce qui concerne les esclaves, est sans doute un indice fiable de la nature des échanges commerciaux avec le continent[114]. C'est vraisemblablement la position stratégique qu'occupe la population musulmane de l'île qui lui confère progressivement la puissance économique et politique lui permettant de gagner son indépendance, du xiiᵉ au xiiiᵉ siècle, face aux souverains de la péninsule arabique. Il est même possible, selon une hypothèse de René Basset, que dans le contexte de l'expansion chrétienne du début du xivᵉ siècle, le sultanat de Dahlak soit passé dans l'orbite du royaume chrétien, Abū-l-Fidā' indiquant, dans son ouvrage de 1321-1322, que le souverain de Dahlak est alors un « Abyssinien musulman[115] » (mais il est vrai que cette expression n'est pas discriminante, l'ethnonyme « Abyssinien », très flottant chez les auteurs arabes, ne désignant pas nécessairement un sujet du royaume chrétien).

Il n'empêche que, à l'époque d'al-ʿUmarī, vers le milieu du xivᵉ siècle, les îles Dahlak, ou peut-être plus directement le port voisin de Massawa[116], constituent toujours (ou à nouveau) le principal point d'entrée des marchands en Éthiopie. C'est du moins ce qu'il est possible d'inférer à partir d'al-ʿUmarī, qui écrit que « le chemin, qui de Miṣr [l'Égypte] conduit dans ce pays [le « pays de Zeyla », qui comprend tous les royaumes musulmans d'Abyssinie], est une branche du grand chemin qui va vers 'Amḥara [=le cœur du royaume chrétien] et vers les autres pays abyssins ». Et d'ajouter que « ce pays est voisin de Nas'i [Massawa[117]], de Sawakin et de Dahlak[118] ». Le nom d'Amḥara (nom d'une région et auto-ethnonyme des populations du haut plateau central) désignant le royaume chrétien d'Éthiopie, il est clair que, pour l'historien égyptien, la route maritime rejoignant le « pays de Zeyla » n'est qu'une dérivation de la route principale qui mène d'Égypte au royaume chrétien par la mer Rouge et les ports de la côte érythréenne. Faut-il pour autant en conclure que cette « branche » dérivée est animée d'un trafic moins important que le « grand chemin », ou bien simplement qu'elle est une voie commerciale plus récente (et possiblement plus importante) qui est venue se greffer sur un itinéraire depuis longtemps attesté ? Faute de conclure sur ce point, il nous faut admettre tout de même que la voie marchande entrant en Abyssinie par le port de Massawa disposait encore,

114. *Ibid.*, d'après Ibn Ḥawqal et Ibn Saʿīd ; Conti Rossini, *Storia d'Etiopia*, p. 296, d'après l'historien 'Omàra. Cette dernière source parle d'un tribut (annuel ?) de mille esclaves.

115. Basset, « Les inscriptions de l'île de Dahlak », p. 25.

116. Il semble, bien que les sources soient peu nombreuses, que les îles Dahlak aient progressivement perdu, à partir de cette date, leur influence au profit de Massawa. Au xviᵉ siècle en tout cas, l'archipel est repassé sous domination du souverain d'Aden, et est surtout connu pour le revenu que rapportait à ce dernier la pêche des perles. Il n'est plus guère fait mention d'un commerce direct avec la terre ferme. Voir à ce propos Basset, « Les inscriptions de l'île de Dahlak », p. 27.

117. Selon l'identification d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī (*Masālik al-abṣār*, p. 19, note 2) rappelée dans René Basset.

118. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fi mamālik al-amṣār*, p. 19-20.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à l'époque d'al-ʿUmarī (ou, disons, à l'époque de sa source d'information), d'une vitalité qui pouvait encore la faire passer aux yeux des observateurs comme la voie de pénétration normale dans le pays.

Mais quelle route intérieure (segment terrestre du « grand chemin » évoqué par al-ʿUmarī) fréquentaient donc les marchands musulmans, depuis plusieurs siècles, pour s'avancer en direction du royaume chrétien ? Ici, la situation des stèles de l'Ǝndärta peut fournir quelque éclairage. Il serait tentant, à première vue, d'affirmer que ces stèles témoignent de la présence d'un établissement musulman situé en bout de course d'une piste traversant la dépression des Danakil. Cette hypothèse conforterait l'opinion la plus commune en la matière, qui voit l'apparition de communautés musulmanes sur les plateaux comme la résultante de l'islamisation des plaines côtières (côtes des Danakil et des Somalis) consécutivement au commerce des esclaves [119]. Le fait que l'empereur Iyasu ait supprimé, en 1688, le poste de douane musulman de Woger Hariba, impliqué dans le commerce du sel [120] (traditionnellement contrôlé par les nomades de la région), plaide encore en ce sens. Mais l'existence d'un axe reliant à travers le désert l'Ǝndärta à un quelconque port méridional de la mer Rouge, qui n'est pas attestée, à notre connaissance, dans les sources médiévales, n'est probablement qu'un phénomène tardif. Dans le contexte des XI^e^ et XII^e^ siècles, en tout cas, les musulmans de l'escarpement du haut plateau central, peut-être en partie autochtones (comme on l'a vu dans le cas de l'Ǝndärta), ont fort bien pu s'instituer comme relais entre le port de Massawa et un royaume chrétien privé de tout accès à la mer Rouge. Il est à noter, pour conforter cette hypothèse, que les villes ruinées du nord-est du Choa forment grossièrement un chapelet nord-sud parallèle à l'escarpement, et qui pouvait, à travers le Wällo, se raccorder à la route Massawa-Ǝndärta.

Le XIV^e^ siècle offre un tout autre contexte : ayant reconquis un accès plus ou moins direct à Massawa, le royaume chrétien peut désormais se passer, sur la route nord, du relais musulman ; en outre, le cœur politique du royaume chrétien ayant, depuis le XIII^e^ siècle, glissé vers une position beaucoup plus méridionale (dans le Choa), il se trouve désormais connecté aux voies marchandes menant au golfe d'Aden, certes tenues par des musulmans mais permettant de diversifier les routes d'accès. C'est donc sans doute vers cette époque que les communautés musulmanes du nord auraient connu un déclin relatif.

La probable localisation du sultanat du Choa dans le nord-est de la province actuelle du même nom, à une époque très haute (XI^e^-XIII^e^ siècles) n'est pas sans poser également un problème. Il serait là aussi tentant, à première vue, de mettre en rapport l'existence de cet État musulman avec quelque port musulman de la côte méridionale de la mer Rouge, voire du golfe d'Aden. Un axe « naturel », celui que forme le fleuve Awaš, aurait pu en effet guider les marchands, à travers le désert afar, depuis les contreforts des plateaux jusqu'à une portion de côte située approximativement entre le port d'Assab et le golfe de Tadjoura. Mais nous n'en avons pas de mention dans les textes. Quelque autre route plus directe aurait-elle pu conduire

119. Voir par exemple, *EI*[2] III, p. 3-11 (article « Habash »), spécialement p. 3 (E. Ullendorff).

120. Schneider, « Stèles funéraires arabes de Quiha », p. 107.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

jusqu'à Zeyla ? À nouveau, il faut prendre garde de ne pas augmenter la profondeur chronologique de faits plus tardivement attestés. D'après de maigres indices documentaires, Zeyla ne semble être, au début du xe siècle, qu'un petit port seulement connu des auteurs arabes pour fournir de l'ambre et des carapaces de tortue[121]. Quelques décennies plus tard, c'est « un port d'embarquement pour le Hejaz et le Yémen », qui exporte de l'encens, des peaux ainsi que des cuirs qui seront tannés au Yémen : signes d'un commerce organisé avec l'autre rive du golfe, peut-être tenu par quelques marchands musulmans, puisque les habitants sont dits « amicaux avec l'islam[122] ». Al-Idrīsī, vers le milieu du xiie siècle, indique que les marchands de Zeyla fréquentent également d'autres points de la côte de la mer Rouge[123]. Vers la même époque, un autre auteur signale que les Zeyla' (ethnonyme) sont musulmans et qu'ils sont « les plus civilisés de tous les Noirs[124] ». Mais il faut attendre le xiiie siècle pour que Zeyla soit décrite comme une cité vraiment florissante[125]. Un essor qui est sans doute à corréler avec les premières mentions de ses liens commerciaux avec l'intérieur. Ce qui est certain, c'est qu'au milieu du xive siècle, Zeyla était la « capitale » du royaume de l'Ifat, auquel al-ʿUmarī consacre de nombreuses pages[126], sur la foi d'informateurs venus en ambassade de la ville portuaire jusqu'au Caire au milieu des années 1330. Nous savons, par la chronique de Harar (en arabe) mentionnée plus haut, que le royaume de l'Ifat avait fait du Choa musulman, en 1285, sa province occidentale. Nous savons également, grâce à la chronique du roi chrétien ʿAmdä Ṣəyon, que le royaume chrétien et le royaume de l'Ifat étaient en guerre depuis le début du xive siècle, et que Sabraddin, souverain de l'Ifat et chef d'une coalition musulmane, fut défait en 1332. C'est alors son frère qui fut adoubé par le roi chrétien, toute la coalition se trouvant par là-même sous l'autorité au moins nominale de ce dernier[127]. À cette date, la connexion caravanière entre le haut plateau central chrétien et le golfe d'Aden, dont l'existence ressort clairement de l'importance politique de Zeyla et de la mention d'un important trafic d'esclaves avec les régions de l'intérieur, s'effectue, selon nous, en suivant l'axe que forme le massif du Čerčer. À en juger par les sources, malheureusement lacunaires, relatives à Zeyla, cette voie orientale a dû pleinement entrer en fonction vers le xiiie siècle.

Si nous suivons ces hypothèses fondées sur la géographie des restes archéologiques musulmans d'Éthiopie, nous sommes donc conduits à envisager l'existence de deux voies de pénétration de l'islam dans la Corne, qui ont été en même deux axes commerciaux et ont contribué à former deux aires de fortes présences musulmanes (voir carte 3). La première voie (septentrionale), reliant Massawa au Choa oriental le long de l'escarpement du haut plateau

121. Al-Ṣayrafī (vers 916), dans Vantini, *Oriental Sources Concerning Nubia*, p. 94.
122. Al-Istaḫrī (*ca*. 932-950), dans Vantini, *Oriental Sources Concerning Nubia*, p. 113.
123. Al-Idrīsī (avant 1170), dans Vantini, *Oriental Sources Concerning Nubia*, p. 278.
124. Abū Ḥāmid al-Andalusī (avant 1169), dans Vantini, *Oriental Sources Concerning Nubia*, p. 289.
125. Al-Ḥarranī (*ca*. 1295), dans Vantini, *Oriental Sources Concerning Nubia*, p. 448. La « terre de Zeyla » décrite par l'auteur (p. 449) semble se rapporter à une mince frange côtière le long de la mer Rouge, où Zeyla contrôle peut-être quelques aiguades. Mais la mention d'Aydhab comme appartenant à cette « terre de Zeyla » est sans doute une erreur.
126. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār*, p. 5-14.
127. Marrassini, *Lo scettro e la croce*, *passim*.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

central de l'Éthiopie, a pu se mettre en place à date haute à partir de l'établissement musulman des Dahlak ; il connecte à la côte de la mer Rouge la communauté musulmane de l'Ǝndärta, dès le XIe siècle, date prudente, et peut-être déjà le royaume musulman du Choa. À partir du XIIe siècle au plus tôt, un autre axe commence à se mettre en place : l'axe oriental passant par le haut plateau du Č̣erč̣er. Celui-ci est en tout cas pleinement actif dans la seconde moitié du XIIIe siècle, période du rayonnement de Zeyla et de la prise de contrôle du Choa musulman par l'Ifat, et reste dominant jusqu'au XVIe siècle. Le basculement survenu au XIIIe siècle témoigne de la situation de concurrence dans laquelle se sont trouvés ces axes commerciaux. Les chrétiens des hautes terres centrales tenant les « ressources » et les musulmans tenant les « routes », cette situation a pu engendrer une symbiose entre pouvoirs concurrents, tout en créant du côté chrétien une incitation à contrôler les routes d'accès à la mer, du côté musulman le désir de rechercher un accès direct au haut-plateau [128]. La mise en place de la voie du Č̣erč̣er débouchant sur les lacs de la vallée du Rift a pu permettre un tel accès à des zones alors non contrôlées par le pouvoir chrétien, tandis que la conquête des provinces nord de l'Éthiopie par le royaume chrétien à partir du XIVe siècle a pu permettre de revivifier une route septentrionale. Dans un tel schéma historique, les guerres opposant pouvoirs chrétiens et musulmans aux XIVe et XVe siècles peuvent se lire, pour une large part, comme un phénomène motivé par la volonté d'accéder aux ressources ou aux routes contrôlées par l'adversaire ou d'empêcher leur prise de contrôle par l'adversaire, dans un contexte cependant dominé des deux côtés (avant les guerres saintes du XVIe siècle) par un certain pragmatisme économique ; les indices sont en effet nombreux qui témoignent de la vitalité des relations commerciales entre le Choa chrétien et Zeyla.

Le basculement, au XIIIe siècle, du principal axe commercial éthiopien de sa position septentrionale à sa position orientale, a abouti à un déplacement du débouché côtier de Massawa (en mer Rouge) à Zeyla (dans le golfe d'Aden) ; mais il n'a pas nécessairement eu d'impact sur les points de rupture de charge situés en bout de route à l'intérieur du pays, à l'interface avec le royaume chrétien. S'il faut accorder crédit aux informations orales faisant état de la migration vers le Č̣erč̣er de communautés citadines argobba de l'Ifat occidental [129], c'est sans doute à une période beaucoup plus tardive, postérieure au XVIe siècle, qu'il faut attribuer cet événement. On peut ici supposer, en effet, que le Choa oriental, terminaison sud de l'ancienne route septentrionale, a pu continuer après le XIIIe siècle à œuvrer comme terminaison occidentale de la route du Č̣erč̣er. Mais seule ici la fouille des sites musulmans de la région pourra confirmer ou infirmer ce point.

Cette évolution historique, on le voit, ne fait aucune place aux voies caravanières connues pour le XIXe siècle (débouchant d'abord à Ankobär puis à Ǝnṭoṭṭo), et sur lesquelles on s'est longtemps appuyé pour reconstruire la situation commerciale et politique antérieure [130]. Force

128. Cette idée a été développée dans Fauvelle-Aymar et Hirsch, « Glissement des voies commerciales ».

129. Stitz, « The Western Argobba of Yifat », p. 192.

130. Sur ces itinéraires des XIXe et XXe siècles, on dispose de nombreux témoignages ; voir par exemple d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 314-319 (itinéraire Ankobär-Raheita détaillé point d'eau par point d'eau) ; Chailley, *Notes sur les 'Afar*, p. 123 (itinéraire Tadjura-Baté].

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

est d'admettre que les données archéologiques ne plaident pas en faveur d'une très grande ancienneté des voies empruntant les pistes de la plaine afar, ce qui devrait être une invitation à ne pas leur prêter d'existence au Moyen Âge [131]. Cette question de la mise en place des routes du désert, corrélative de celle de l'essor des Afars comme acteurs politiques et économiques de la région, sans doute postérieur au XVI^e siècle, excède cependant le cadre de cet article.

L'itinéraire oriental et les royaumes musulmans du Moyen Âge

À ce stade de nos réflexions, on peut se demander si la route empruntant l'arc sud du Rift (le long du massif du Čerčer), à la fois axe commercial et voie de pénétration de l'islam, ne serait pas l'artère centrale de la zone où fleurissent, à partir du XIII^e siècle, plusieurs royaumes musulmans connus par les sources écrites mais objets de débats chez les spécialistes quant à leur localisation géographique. Ces États auraient eu, pour raison d'être, non seulement de protéger les voies commerciales mais aussi de contrôler des populations locales progressivement acquises à l'islam. Il paraît clair, en tout cas, que le royaume de l'Ifat fonde sa puissance, au XIV^e siècle, sur le contrôle des routes reliant Zeyla et les régions situées à l'ouest de l'Awaš. Ces routes, pratiquées semble-t-il sans le recours au chameau, alors inexistant dans la région, nous dit al-ʿUmarī, traversaient en outre des pays entièrement cultivés [132], données qui s'accordent mal, on le concédera, avec l'hypothèse d'une voie par le désert. Nous avançons donc, à titre d'hypothèse de travail considérablement plus économique et efficace que celle d'une route caravanière afar, que les sept « royaumes musulmans » décrits par al-ʿUmarī devaient former un chapelet de puissances politiques situé le long de l'axe du Čerčer et reliant, à l'ouest, tant les lacs nord de la vallée du Rift, que le Choa musulman. Le royaume de l'Ifat (ʿAwfāt), premier de ces royaumes dans l'énumération d'al-ʿUmarī et puissance politique contrôlant le débouché de Zeyla, à l'extrême est de la chaîne, a pu exercer, en continu ou par épisode, une suzeraineté plus ou moins étroite sur les autres formations politiques musulmanes de la région, expliquant la polysémie du nom d'Ifat et son apparition en plusieurs points de la carte. Mais ici, seules la relecture du texte d'al-ʿUmarī et l'étude de quelques itinéraires qui

131. Un argument précieux nous est donné ici par d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 19, qui évoque un événement survenu dans les années 1840 : « Dernièrement les gens [= les marchands] de Harar ont querellé, en caravane, avec les 'Afar. Il s'ensuit qu'ils ne viendront plus en Yfat [Ifat] par la route d'ici [Harar, via la plaine afar] au Xiwa [Choa]. *Ils ont leur ancien chemin à travers la tribu Oromo des Arusi* » ; c'est nous qui soulignons. Ce témoignage indique qu'à cette date l'ancien chemin (par le Čerčer et l'Arsi) avait été abandonné suffisamment récemment pour que le souvenir en reste vivace. Quelques années plus tard, le même d'Abbadie recueille le témoignage d'un chrétien d'Éthiopie s'étant rendu au Caire en empruntant précisément cette route provisoirement remise en circulation : « Je suis allé au Caire [en partant du haut plateau central] la première fois par Alyu Amba [Aleyyu Amba], Harar, Sahil, Moka et la mer Rouge. Nous mîmes 26 jours d'Alyu Amba à Harar […]. La tête et la queue de la caravane se composaient de gens armés seulement, tous les bagages étant au centre. *Les Oromo rendent fort dangereuse cette route qui est presque tout entière en qualla* [en zone de plateau d'altitude inférieure, ne dépassant pas 1 800 mètres] » ; c'est nous qui soulignons ; d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 235-236.

132. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fi mamālik al-amṣār*.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

nous sont parvenus, tel celui transmis par un moine éthiopien à l'érudit vénitien Zorzi en 1523 faisant état des étapes entre Zeyla et la « grande cité marchande » (*gran cita mercantesca*) de Gendevelu, puis Däbrä Bərhan [133], pourront permettre d'aller plus loin dans la localisation précise et la connaissance des sociétés musulmanes de la région.

Problèmes : économies, langues, cultures

S'il faut retenir, comme le suggèrent la géographie des sites musulmans et le croisement des données archéologiques et des sources écrites, l'hypothèse de deux voies de pénétration de l'islam en Éthiopie, dont l'une serait la route du Čerčer correspondant au chapelet de royaumes décrits par al-ʿUmarī, cela nous conduit à repenser en profondeur certains aspects du peuplement de l'Éthiopie, ayant trait à l'économie, aux langues et plus généralement à la culture des sociétés islamisées et des communautés musulmanes du Moyen Âge.

Notons en premier lieu que les deux arcs de peuplement musulman dont nous avons retracé l'existence au Moyen Âge (celui de l'escarpement du haut plateau central et celui du massif du Čerčer étendu jusqu'aux lacs à l'ouest et jusqu'au Somaliland à l'est) correspondent à un même environnement topographique : les replats élevés de l'escarpement ou le plateau lui-même, soit un gradient altitudinal compris entre 1 300 m (dans le Choa oriental) à 2 000 m (dans le Čerčer). Il peut y avoir là l'expression d'un choix d'implantation territoriale correspondant aux besoins de populations agricultrices et sédentaires soucieuses de profiter des cours d'eau plus ou moins pérennes des versants de plateau surplombant la plaine afar aride. L'information livrée par al-ʿUmarī au XIV^e^ siècle, pour qui les pays musulmans d'Éthiopie sont entièrement cultivés, trouve ici confirmation dans les conditions écologiques similaires qui prévalent dans les deux régions où l'on trouve des restes archéologiques musulmans. Ajoutons que la route du Čerčer est effectivement terrassée de bout en bout, comme on peut en juger aujourd'hui, et que la courbe de niveau des 1300m correspond presque exactement, dans le Choa oriental, à la zone au-dessus de laquelle se rencontrent des terrassements fossiles, ainsi qu'en témoigne l'étude des cartes topographiques [134]. Ce constat ne fait que rendre plus urgent l'établissement d'une cartographie et d'une typologie de ces terrassements agricoles qu'appelait déjà de ses vœux John Sutton [135]. La prospection, sur le terrain, révèle également l'existence, à proximité des villes ruinées du Choa, de travaux hydrauliques (aménagements de bassins collecteurs, creusement de rigoles) [136], sans doute seuls à même d'assurer à l'époque l'irrigation de zones aujourd'hui largement reconquises par les épineux.

La civilisation citadine et musulmane d'Éthiopie a-t-elle pénétré sur ces hautes terres en apportant avec elle les paysans qui formaient indéniablement la masse de la population ?

133. Crawford, *Ethiopian Itineraries*, p. 172-175. Cette source mentionne la présence de chameaux le long de la première section de l'itinéraire.

134. Série des cartes au 250 000^e^ de l'Ethiopian Mapping Authority.

135. Sutton, « The Place of Ethiopia in African Agricultural History ».

136. Prospections par les auteurs, résultats à paraître.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'hypothèse la plus économique est sans doute que ce substrat de population agricultrice existait de longue date lorsqu'il commença, au début du second millénaire de notre ère, à être soumis à l'influence de l'islam et à voir en son sein l'apparition d'élites urbaines (commerçantes, artisanales, musulmanes, exposées à une certaine pratique de la langue arabe) dont Harar serait aujourd'hui la seule relique vivante. Les modalités de ces mutations médiévales devront être étudiées par l'archéologie ; mais on peut tout de même mettre en exergue ici quelques aspects.

Une phrase peu souvent relevée d'al-ʿUmarī indique que « leur langue [la langue des musulmans d'Éthiopie] est l'abyssin et l'arabe[137] ». À la prendre au pied de la lettre, cette mention tend à indiquer que la langue du pays musulman serait la même que celle des chrétiens du haut plateau central, ou à tout le moins une langue proche de l'amharique médiéval. Cette hypothèse conduit à poser l'existence, dès avant l'aube de l'islamisation, c'est-à-dire peut-être dès le milieu du Ier millénaire apr. J.-C., d'un *continuum* de populations relativement homogènes sur le plan linguistique depuis le haut plateau central jusqu'au massif du Čerčer. À notre connaissance, cette hypothèse n'a jamais été émise, sans doute parce que les historiens préfèrent expliquer la présence de langues sémitiques au sud du pays par des migrations datant de la période post-aksumite ou médiévale à partir d'un unique foyer dans le Tigre ou dans l'Amḥara chrétien[138]. Cette dernière idée est cependant difficilement défendable d'un strict point de vue linguistique, les langues sémitiques du sud de l'Éthiopie formant un rameau distinct (« éthio-sémitique sud ») à l'intérieur du groupe sémitique d'Éthiopie (« éthio-sémitique »), rameau qui n'est apparenté à aucune des langues « éthio-sémitiques nord[139] ». La question de l'origine du foyer éthio-sémitique sud n'est pas en discussion ici, mais nous pouvons cependant poser l'existence, au haut Moyen Âge, d'un *continuum* de langues « éthio-sémitiques sud » se déployant sans rupture depuis le sud du Goǧǧam jusqu'à l'extrémité orientale du massif du Čerčer. Sur le haut plateau central, le gafat, l'amharique et les langues du groupe gurage sont les représentants actuels de langues sans doute moins différenciées il y a un millénaire qu'elles ne le sont aujourd'hui ; le gafat et le groupe nord-gurage (*soddo* ou *aymellel*) présentent du reste certaines affinités[140]. Et, ainsi que le suggère Harold Fleming, il est permis de supposer que la chaîne dialectale gurage, qui continue de défier toute tentative de classification en raison de l'absence de frontières linguistiques, pourrait bien constituer le segment central d'un vieux *continuum* « sud-éthiopique » sans césure[141]. Sur le massif du Čerčer, le harari est l'unique langue « éthio-sémitique sud » survivante dans la zone[142]. Mais quelques arguments peuvent être

137. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār*, p. 7.

138. Par exemple Taddesse Tamrat, *Church and State in Ethiopia*, p. 41.

139. À l'exception d'Ullendorf, l'accord des linguistes est à peu près unanime sur ce point ; voir *inter alia* Cohen, *Études d'éthiopien méridional* ; Leslau, « Sketches in Ethiopic Classification » ; Leslau, « Classification of the Semitic Languages of Ethiopia » ; Hetzron et Bender, « The Ethio-Semitic Languages » ; Girma Demeke, « The Ethio-Semitic Languages », qui offre par ailleurs un survol de la littérature sur cette question.

140. Leslau, « Is There a Proto-Gurage ? ».

141. Fleming, « Ethiopic Language History », p. 359.

142. Sur le harari, voir en particulier Leslau, « An Analysis of the Harari Vocabulary » ; *Etymological Dictionary of Harari*.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

avancés en faveur de l'existence de langues « éthio-sémitiques sud » aujourd'hui disparues entre l'espace amharophone et l'isolat harari, c'est-à-dire précisément le long de l'arc que forment les restes archéologiques musulmans du Choa oriental à Harar. Les données linguistiques sur la langue argobba[143] plaident en faveur d'une zone d'extension de cette langue anciennement plus vaste qu'aujourd'hui, occupant la frange orientale du plateau central et l'escarpement. Aujourd'hui à l'état résiduel, l'argobba est encore parlé par quelques milliers de musulmans de la région[144]. Les données, certes sujettes à caution, de la glottochronologie, font état d'une différenciation entre l'argobba et l'amharique voisin (parlée par les chrétiens des hauts plateaux) survenue il y a environ un millénaire[145]. La divergence entre ces deux langues proches aurait pu s'effectuer *in situ*, à partir d'un fonds commun, à la faveur de la cristallisation de deux entités politiques voisines, l'une chrétienne et l'autre musulmane.

Plus au sud, le zway, ensemble de dialectes parlés dans les îles du lac Zway, apparaît comme l'un des membres du sous-groupe est-gurage, mais certains linguistes en font une langue à part formant un groupe classificatoire avec l'est-gurage et le harari[146]. Le harari et les langues du groupe est-gurage présentent du reste des emprunts communs à l'arabe, non partagés par les autres langues « éthio-sémitiques[147] ». Le zway, qui occupe une position remarquable en ce qu'il est parlé dans la région où subsistent les restes archéologiques musulmans à la fois les plus méridionaux et les plus occidentaux, présente des traits, en particulier phonologiques (l'absence de gémination du verbe) qui le rapprochent du harari[148]. Un document italien du XV^e^ siècle, enfin, nous livre un témoignage sur une langue « indienne » parlée à 4 jours après le Choa (probablement en direction de l'est ou du sud-est), donc sans doute au sud ou à l'est de l'Awaš ; cette langue, dont a survécu un court lexique, présente également quelques ressemblances avec l'amharique[149]. Des enquêtes plus poussées, notamment dans la toponymie, pourront éventuellement confirmer l'assertion citée plus haut d'al-ʿUmarī. Il faudrait alors admettre que les grands phénomènes migratoires post-XVI^e^ siècle, puis l'amharisation consécutive à l'extension du royaume du Choa entre le XVII^e^ et le XX^e^ siècle, ont pu remodeler en profondeur la carte linguistique de l'Éthiopie.

De nombreux autres aspects du récit d'al-ʿUmarī plaident également en faveur d'un *continuum* culturel entre les royaumes musulmans et l'Éthiopie chrétienne. Notons simplement ici, à titre d'illustration, un fait qui n'a pas été relevé ou compris : al-ʿUmarī nous dit : « Le roi [du royaume musulman de l'Ifat], chez eux, est appelé Qāṭ. Il porte un bandeau de soie qui fait le tour de sa tête ; le milieu en reste découvert. Les émirs et les soldats s'entourent la tête d'un bandeau de coton, de la même manière ; le roi seul porte un bandeau de soie[150]. » Quoique les éditeurs

143. Sur l'argobba, voir en particulier Leslau, « A Preliminary Description of Argobba » ; *id.*, *Ethiopic Documents – Argobba*.

144. Observations personnelles des auteurs.

145. Alexander Militarev, communication personnelle, 01/11/2000.

146. Girma Demeke, « The Ethio-Semitic Languages ».

147. Leslau, « The Arabic Loanwords in Gurage ».

148. Leslau, « Sketches in Ethiopic Classification », p. 98.

149. Cohen, *Études d'éthiopien méridional*, p. 369-375.

150. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār*, p. 6.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

du texte aient noté la proximité des attributs de la royauté en pays musulman médiéval et en Éthiopie chrétienne moderne, ils n'ont pas relevé que le terme *qāṭ* n'est sans doute autre que l'équivalent du terme ḥati attesté en milieu chrétien dès le Moyen Âge. De la même façon, les pratiques vestimentaires ou alimentaires notées par al-ʿUmarī illustrent une grande proximité culturelle entre l'aire musulmane médiévale et l'aire chrétienne.

Un autre élément de continuité culturelle nous vient peut-être de l'archéologie : tant dans le Č̣erč̣er que dans le Mänz, dans le nord du Choa, existent de très nombreux tumulus [151]. Quoique peu étudiés, ces monuments mégalithiques peuvent être attribués, sur la foi d'un petit nombre de datations, à la période allant du VIII^e^ siècle au XII^e^ siècle. Ils présentent en outre, tant sur le plan de leur morphologie extérieure que sur celui du mobilier céramique et des parures, une évidente homogénéité. Il n'est pas trop risqué, à ce stade, d'avancer l'idée que cet « étage à tumulus » correspond à la strate culturelle immédiatement antérieure aux processus de christianisation et d'islamisation, et qui aurait été pénétrée par ces dynamiques religieuses. Force est d'admettre, au vu de la mobilisation de main-d'œuvre qu'a dû nécessiter la construction de certains de ces monuments et de la richesse des parures accompagnant les défunts (témoignant déjà de contacts commerciaux avec la mer Rouge), qu'un processus de renforcement des élites et de concentration du pouvoir est à l'œuvre antérieurement aux premières manifestations d'appartenance à l'islam ou au christianisme. Quel rôle ont joué ces élites dans l'islamisation et la christianisation de ces zones respectives, dans la mise en place en place de véritables routes commerciales ? Quels facteurs ont favorisé l'émergence d'une culture urbaine dans la partie musulmane de ces routes ? Ces questions ne pourront être résolues qu'avec l'apport de l'archéologie, la relecture des sources écrites externes (arabes) et une meilleure prise en compte des sources locales en arabe, disponibles [152] mais qui n'ont suscité que peu de lectures critiques.

Références bibliographiques

Instruments de travail

Encyclopaedia Aethiopica, Siegbert Uhlig (éd.), Harrassowitz, Wiesbaden, 2003-2007.

Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition, Brill, Leiden, Maisonneuve et Larose, Paris, 1960.

Répertoire chronologique d'épigraphie arabe, Ifao, Le Caire.

151. Joussaume, *Le mégalithisme en Éthiopie* ; Fauvelle-Aymar *et al.*, « Les monuments mégalithiques du Mänz (nord-Shoa) ».

152. En particulier : Cerulli, « Documenti arabi per la storia dell'Etiopia » ; « Il sultanato delle Scioa » ; « L' Etiopia medievale » ; Wagner, « Genealogien aus Harar » ; *Legende und Geschichte*.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Sources

[Ibn Ḥawqal], *Ibn Hauqal. Configuration de la terre, Kitab Surat al-ard*, J.H. Kramers et G. Wiet (éd.), Maisonneuve et Larose, Beyrouth, Paris, 1964-1965.

Cerulli, Enrico, « Il sultanato delle Scioa nel secolo XIII secondo un nuovo documento storico », *Rassegna di Studi Etiopici*, I, 1941, p. 5-42.

—, « Documenti arabi per la storia dell'Etiopia », *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, IV, 1931, p. 39-99.

Cuoq, Joseph, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (Bilād al-Sūdān)*, Cnrs, Paris, 1975.

Guébré Selassié, *Chronique du règne de Ménélik II*, Maisonneuve frères, Paris, 1930-1932, 2 vol.

Huntingford, G.W.B., *Maqrizi : The Book of the True Knowledge of the History of the Muslims Kings in Abyssinia*, multigr., 1955.

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār (I. L'Afrique moins l'Égypte)*, traduction de Maurice Gaudefroy-Demombynes, Paul Geuthner, Paris, 1927.

Idrīsī, *La première géographie de l'Occident*, traduction du chevalier Jaubert revue par Annliese Nef, Flammarion, Paris, 1999.

Marrassini, Paolo (éd. et trad.), *Lo scettro e la croce. La campagna di ʾAmda Seyon I contro l'Ifat (1332)*, Istituto Universitario Orientale, Naples, 1993.

Rinck, F.T., *Macrizi Historia Regum Islamiticorum in Abyssinia*, Leyde, 1720.

Rosenthal, Franz, « A Fourteenth-Century Report on Ethiopia », *Ethiopian Studies Dedicated to Wolf Leslau*, O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1983, p. 495-506.

Vantini, Giovanni, *Oriental Sources Concerning Nubia*, Heidelberg et Varsovie, multigr., 1975.

Études

Abbink, Jon, « An Historical-Anthropological Approach to Islam in Ethiopia : Issues of Identity and Politics », *Journal of African Cultural Studies*, 11/2, 1998, p. 109-124.

Aklilu Asfaw, « A Short History of the Argobba », *Annales d'Éthiopie*, XVI, 2000, p. 173-183.

Anfray, Francis, « Notes archéologiques », *Annales d'Éthiopie*, VIII, 1970, p. 31-56.

Azaïs, Révérend-père et Chambard, Roger, *Cinq années de recherches archéologiques en Éthiopie*, Paul Geuthner, Paris, 1931.

Basset, René, « Les inscriptions de l'île de Dahlak », *JA*, 1893, p. 77-111.

Braukämper, Ulrich, « Vestiges médiévaux et renouveau musulman sur les hauts-plateaux éthiopiens », dans François Constantin (éd.), *Les voies de l'islam en Afrique orientale*, Karthala, Paris, 1987, p. 19-33.

Braukämper, Ulrich, *Islamic History and Culture in Southern Ethiopia*, Lit Verlag, Hambourg, 2002.

Brenner, L., *Muslim Identity and Social Change in Sub-Saharan Africa*, Indiana University Press, Bloomington, 1994.

Cerulli, Enrico, *L'islam di ieri a oggi*, Istituto per l'Oriente, Rome, 1971.

—, « L'Etiopia medievale in alcuni brani di scrittori arabi », *Rassegna di Studi Etiopici* III/3, 1943, p. 272-294 [repris dans Enrico Cerulli, *L'islam di ieri a oggi*, *op. cit.* p. 257-280].

—, *Studi etiopici*. I. *La lingua e la storia di Harar*, Istituto per l'Oriente, Rome, 1936.

Chailley, Marcel, *Notes sur les ʾAfar de la région de Tadjoura*, Académie des sciences d'outre-mer, Paris, 1980.

Chernet Tilahun, « Traces of Islamic Material Culture in North-Eastern Shoa », *Proceedings of the First National Conference of Ethiopian Studies*, Addis Abeba, 1990, p. 303-320.

Chittick, Neville, « An Archaeological Reconnaissance in the Horn : the British-Somali Expedition, 1975 », *Azania* XI, 1976, p. 117-133.

Cohen, Marcel, *Études d'éthiopien méridional*, Paul Geuthner, Paris, 1931.

Conti Rossini, Carlo, *Catalogo dei nomi propri di luogo dell'Etiopia, contenuti lei testi gi'iz ed amharina finora pubblicati*, tipografia del R. Istituto sordo-muti, Genova, 1894.

—, « Necropoli musulmane ed antica chiesa cristiana presso Uogri Hariba nell'Enderta », *Rivista degli Studi Orientali* XVII, 1938, p. 339-408.

—, *Storia d'Etiopia*, A. Lucini, Milan, 1928.

Crawford, O.G.S. (ed.), *Ethiopian Itineraries, ca 1400-1524*, Hakluyt Society, Cambridge, 1958, p. 172-175.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cuoq, Joseph, *L'islam en Éthiopie des origines au XVIe siècle*, Nouvelles éditions latines, Paris, 1981.

Curle, A.T., « The Ruined Towns of Somaliland », *Antiquity. A Quarterly Review of Archaeology* XI, 1937, p. 315-327.

D'Abbadie, Antoine, *Géographie de l'Éthiopie : Ce que j'ai entendu, faisant suite à ce que j'ai vu*, Gustave Mesnil, Paris, 1890.

Dombrowski, Amadeus, « The Growth and Consolidation of Muslim Power in the Horn of Africa : Some Observations », *Archiv Orientálí*, 51/1, 1983, p. 55-67.

Doresse, Jean, *Histoire sommaire de la Corne orientale de l'Afrique*, Paul Geuthner, Paris, 1971.

El-Chennafi Mohammed, « Mention nouvelle d'une 'reine éthiopienne' au IVe siècle de l'Hégire/ Xe siècle apr. J.-C. », *Annales d'Éthiopie* X, 1976, p. 119-121.

Fauvelle-Aymar, François-Xavier et Hirsch, Bertrand, « Glissement des voies commerciales et adaptation territoriale des royaumes chrétiens et musulmans d'Éthiopie (VIe-XVe siècles) », *Travaux de l'Institut de géographie de Reims* 107-108, 2001, p. 95-110.

Fauvelle-Aymar, François-Xavier, Hirsch, Bertrand, Bruxelles, Laurent, Chalachew Mesfin, Chekroun, Amélie, Deresse Ayenatchew, « Reconnaissance de trois villes musulmanes de l'époque médiévale dans l'Ifat », *Annales d'Éthiopie*, XXII, 2006, p. 133-175.

Fauvelle-Aymar, François-Xavier, Derese Ayenachew, Hirsch, Bertrand et Bernard, Régis, « Les monuments mégalithiques du Mänz (nord-Shoa) : un inventaire provisoire », *Annales d'Éthiopie*, XXIII, 2007-2008, p. 329-398.

Ferry, Robert, « Quelques hypothèses sur les origines des conquêtes musulmanes en Abyssinie au XVIe siècle », *Cahiers d'études africaines*, II, 1961, p. 24-36.

Fleischer, H.L., « Arabische Inschriften », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1859, p. 268-272.

Fleming, Harold C., « Ethiopic Language History : Testing Linguistic Hypotheses in an Archaeological and Documentary Context », *Ethnohistory* 15/4, 1968, p. 353-388.

Girma Demeke, « The Ethio-Semitic Languages (Re-Examining the Classification) », *Journal of Ethiopian Studies*, XXXIV/2, 2001, p. 57-93.

Godet, Éric, « Tableaux chronologiques relatifs à la fin de la période axoumite et à la période des Zagwé », *Proceedings of the Ninth International Conference of Ethiopian Studies*, vol. 6, Nauka Publishers, Moscou, 1988, p. 22-57.

Gori, Alessandro, *Studi sulla letteratura agiografica islamica somala in lingua araba*, Quaderni di semistica 24, université de Florence, Florence, 2003.

—, *Contatti culturali nell'Oceano Indiano e nel Mar Rosso e processi di islamizzazione in Etiopia e Somalia*, Libreria editrice Cafoscarina, Venise, 2006.

Guérinot, A., « L'islam et l'Abyssinie », *Revue du monde musulman*, XXXIV, 1917-1918, p. 1-66.

Hetzron, Robert et Bender, Marvin, « The Ethio-Semitic Languages », dans Marvin Bender, J.D. Bowen, R.L. Cooper et C.A. Ferguson (éd.), *Language in Ethiopia*, Oxford University Press, Londres, 1976, p. 23-33.

Hirsch, Bertrand et Fauvelle-Aymar, François-Xavier, « L' Éthiopie médiévale. État des lieux et nouveaux éclairages », *Cahiers d'études africaines* 166, XLII-2, 2002, p. 315-335.

Hirsch, Bertrand, « New Elements for Some Reflections on Medieval Ethiopia. Research in Progress in Mänz and Yefat », communication faite lors de la 14th International Conference on Ethiopian Studies (Addis Abeba, octobre 2000).

Huntingford, G.W.B., « Arabic Inscriptions in Southern Ethiopia », *Antiquity. A Quarterly Review of Archaeology* XXIX, 1955, p. 230-233.

Huntingford, G.W.B., « Lost Provinces of Ethiopia », *Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies (Addis Abeba 1966)*, Addis Abeba, 1969, p. 113-115.

—, *The Historical Geography of Ethiopia*, Oxford University Press, Oxford, 1989, p. 86-92.

Hussein Ahmed, « The Historiography of Islam in Ethiopia », *Journal of Islamic Studies* 3/1, 1992, p. 15-46.

—, *Islam in Nineteenth-Century Wallo, Ethiopia. Revival, Reform and Reaction*, Brill, Leiden, 2001.

Joussaume, Roger, *Le mégalithisme en Éthiopie. Monuments funéraires proto-historiques du Harar*, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 1974.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Joussaume, Huguette et Joussaume, Roger, « Anciennes villes dans le Tchercher (Harrar) », *Annales d'Éthiopie* IX, 1972, p. 21-44.

Kebedde Geleta, « A Survey on Argobba Sites in Northern Shoa », *Annales d'Éthiopie* XVI, 2000, p. 185-194.

Kropp, Manfred, « La Corne orientale de l'Afrique chez les géographes arabes », *Bulletin des études africaines de l'Inalco* IX/17-18, 1992, p. 161-197.

Lange, Dierk, « La région du lac Tchad d'après la géographie d'Ibn Saʿid. Textes et cartes », *AnIsl* 16, 1980, p. 149-181.

Leslau, Wolf, « Classification of the Semitic Languages of Ethiopia », *Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies (Addis Ababa 1966)*, Institute of Ethiopian Studies, Addis Abeba, 1970, vol. II, p. 5-22.

—, « Is There a Proto-Gurage ? », *Proceedings of the International Conference on Semitic Studies*, Jerusalem, 1965, p. 152-171 [repris dans W. Leslau, *Gurage Studies*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1992, p. 226-245].

—, « The Arabic Loanwords in Gurage (Southern Ethiopia) », *Arabica* 3, 1956, p. 266-284 [repris dans W. Leslau, *Gurage Studies*, Harrassowitz, Wiesbaden, 1992, p. 298-316].

—, « A Preliminary Description of Argobba », *Annales dÉthiopie* III, 1959, p. 251-273.

—, « An Analysis of the Harari Vocabulary », *Annales d'Éthiopie* III, 1959, p. 275-298.

—, *Etymological Dictionary of Harari*, University of California Press, Los Angeles, 1963.

—, « Sketches in Ethiopic Classification », *Atti del convegno internazionale di studi etiopici (Roma, 2-4 aprile 1959)*, Accademia nazionale dei Lincei, Rome, 1960, p. 89-107.

—, *Ethiopic Documents – Argobba : Grammar and Dictio*nary, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 1997.

Levtzion, N. et Hopkins, J.F.P. (eds.), *Corpus of Early Arabic Sources for West African History*, Markus Wiener, Princeton, 2000.

Littmann, Enno, « Arabische Inschriften aus Abessinien », *Zeitschrift für Semitistik und Verwandte Gebiete* III, 1924-1925, p. 236-246.

Longrigg, S.H., « Dahlak », *EI²* II, p. 92-93.

Lusini, Gianfranco, « Christians and Moslems in Eastern Tigrāy up to the XIV C. », *Studi Maghrebini*, XXV, 1993-1997, p. 245-252.

Malmusi, Benedetto , « Lapidi della necropoli musulmana di Dahlak », *Memorie della Reale Accademia di Modena* XI sér. 2, 1895, p. 1-57 ; II sér. 3, 1898, p. 53-100.

Moraes Farias, P.F. de, *Arabic Medieval Inscriptions from the Republic of Mali. Epigraphy, Chronicles and Songhay-Tuareg History*, Oxford University Press, Oxford, 2003.

Munro-Hay, Stuart, *Ethiopia and Alexandria. The Metropolitan Episcopacy of Ethiopia*, Bibliotheca nubica et aethiopica 5, Polnischen Akademie der Wissenschaften, Varsovie, Wiesbaden, 1997.

Muth, Franz-Christoph, article « Däwaro », dans *Encyclopaedia Aethiopica*, 2, 2005, p. 109-111.

Oman, Giovanni, *La necropoli islamica di Dahlak Kebir*, Istituto Universitario Orientale, Naples, vol. 1 (1976), vol. 2 (1976), vol. 3 (1987).

Pansera, Costantino, « Quattro stele musulmane presso Uogher Hariba nell'Enderta », dans Carolo Conti Rossini (éd.), *Studi etiopici*, Istituto per l'Oriente, Rome, 1945.

Poissonnier, Bertrand, *Fäqi Däbbis. Rapport préliminaire de la mission de mars 2000*, miméo, 2000.

Prémare, Alfred-Louis de, *Les fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, Le Seuil, Paris, 2002.

Puglisi, Giuseppe, « Alcuni vestigi dell'isola di Dahlac Chebir et la leggenda dei Furs », *Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies (1966)*, Addis Abeba, 1969, vol. 1, p. 25-33.

Ravaisse, Paul, « Stèles et inscriptions arabes du Harar », dans Révérend-père Azaïs et Roger Chambard, *Cinq années de recherches archéologiques en Éthiopie*, Paul Geuthner, Paris, p. 283-309.

Robinson, David, *Muslim Societies in African History*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004.

Rossi, Ettore, « L'iscrizione sepolcrale di Zain ul-Mulk figlia di un Sultano di Dahlak (sec. XII) nel Musei di Treviso », *Rassegna di Studi Etiopici* III, 1943, p. 46-49.

Schneider, Madeleine, « Stèles funéraires arabes de Quiha », *Annales d'Éthiopie* VII, 1967, p. 107-117.

—, « Stèles funéraires de la région de Harar et Dahlak (Éthiopie) », *Revue des études islamiques*, 1969/2, p. 339-343.

—, « Stèles funéraires musulmanes de la province du Choa », *Annales d'Éthiopie* VIII, 1970, p. 73-78.

—, « Notes au sujet de l'épitaphe du premier sultan de Dahlak », *Journal of Ethiopian Studies* XI/2, 1973, p. 167-168.

—, *Stèles funéraires musulmanes des Îles Dahlak (mer Rouge)*, Ifao, Le Caire, 1983, 2 vols.

—, « Notes au sujet de deux stèles funéraires en arabe de Baté (Harar) », *Le Muséon*, 118/3-4, 2005, p. 333-354.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Smidt, Wolbert G.C., « Eine Arabische Inschrift aus Kwiha, Tigray », dans Verena Böll *et al.*, *Studia Aethiopica. In Honour of Siegbert Uhlig on the Occasion of His 65th Birthday*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2004, p. 259-268.

Stitz, Volker, « The Western Argobba of Yifat, Central Ethiopia », *Proceedings of the First United States Conference on Ethiopian Studies*, African Studies Center (Michigan State University), East Lansing, 1973, p. 185-192.

Sutton, John E.G., "The Place of Ethiopia in African Agricultural History", *Proceedings of the 11th International Conference of Ethiopian Studies* (Bahru Zewde *et al.* éd.), Institute of Ethiopian Studies, Addis Abeba, 1994, vol. I, p. 131-133.

Taddesse Tamrat, *Church and State in Ethiopia, 1270-1527*, Clarendon Press, Oxford, 1972.

Tedeschi, Salvatore, « Note storiche sulle isole Dahlak », *Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies (1966)*, Institute of Ethiopian Studies, Addis Abeba, 1969, vol. 1, p. 49-74.

Tesfaye Hailu, « History and Culture of the Argobba : Recent Investigations », *Annales d'Ethiopie* XVI, 2000, p. 195-206.

Traversi, Leopoldo, « Le antichità di Uorcamba nello Scioa », *Bolletino della società geografica italiana*, 1893, p. 681-684.

Trimingham, J. Spencer, *Islam in Ethiopia*, Oxford University Press, Londres, 1952.

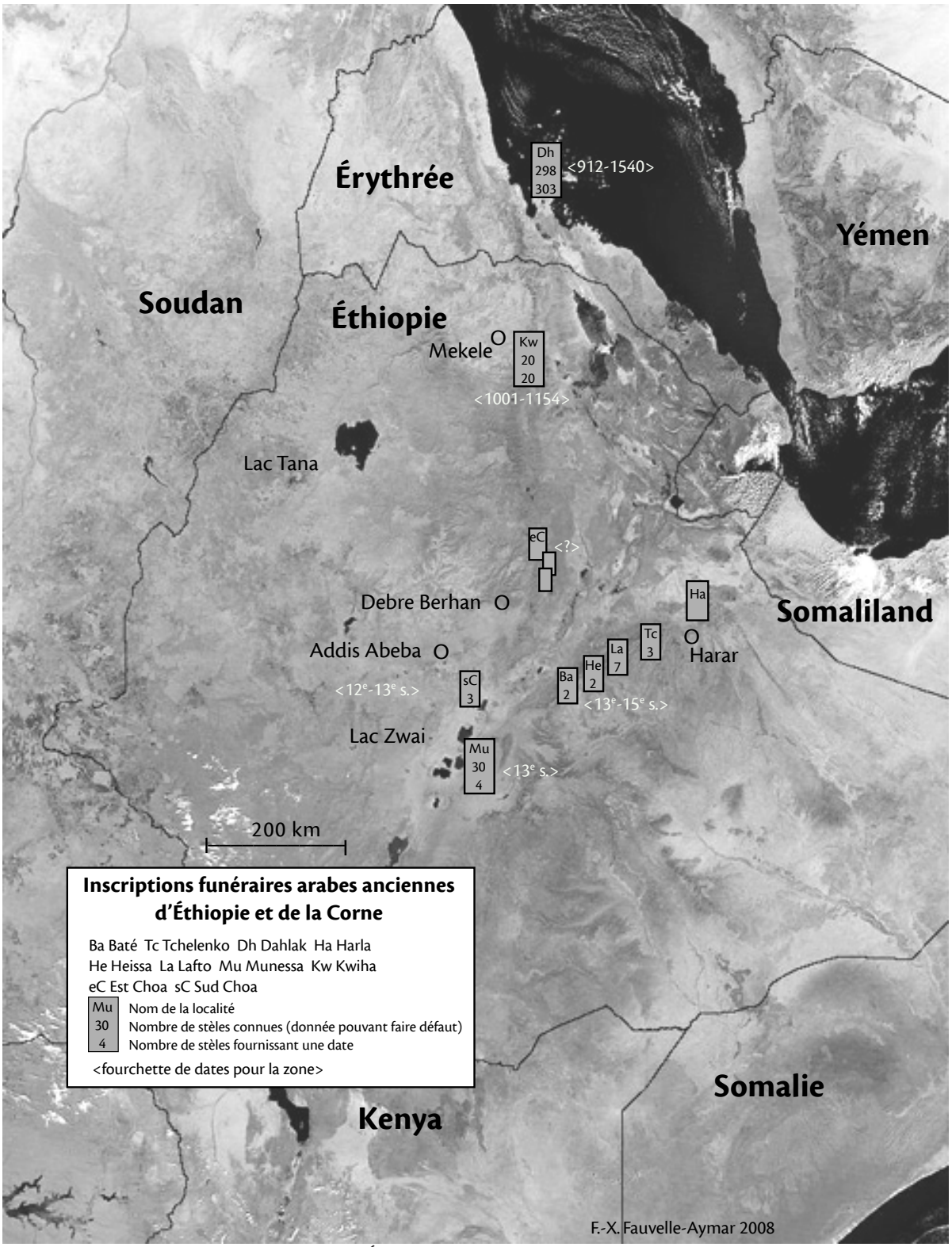
—, *Islam in East Africa*, Oxford University Press, Londres, 1961.

Wagner, Ewald, « Genealogien aus Harar », *Der Islam* 51, 1974, p. 97-117.

—, *Legende und Geschichte. Der Fatḥ Mādinat Harar von Yaḥyā Naṣrallāh*, Harrassowitz, Wiesbaden, 1978.

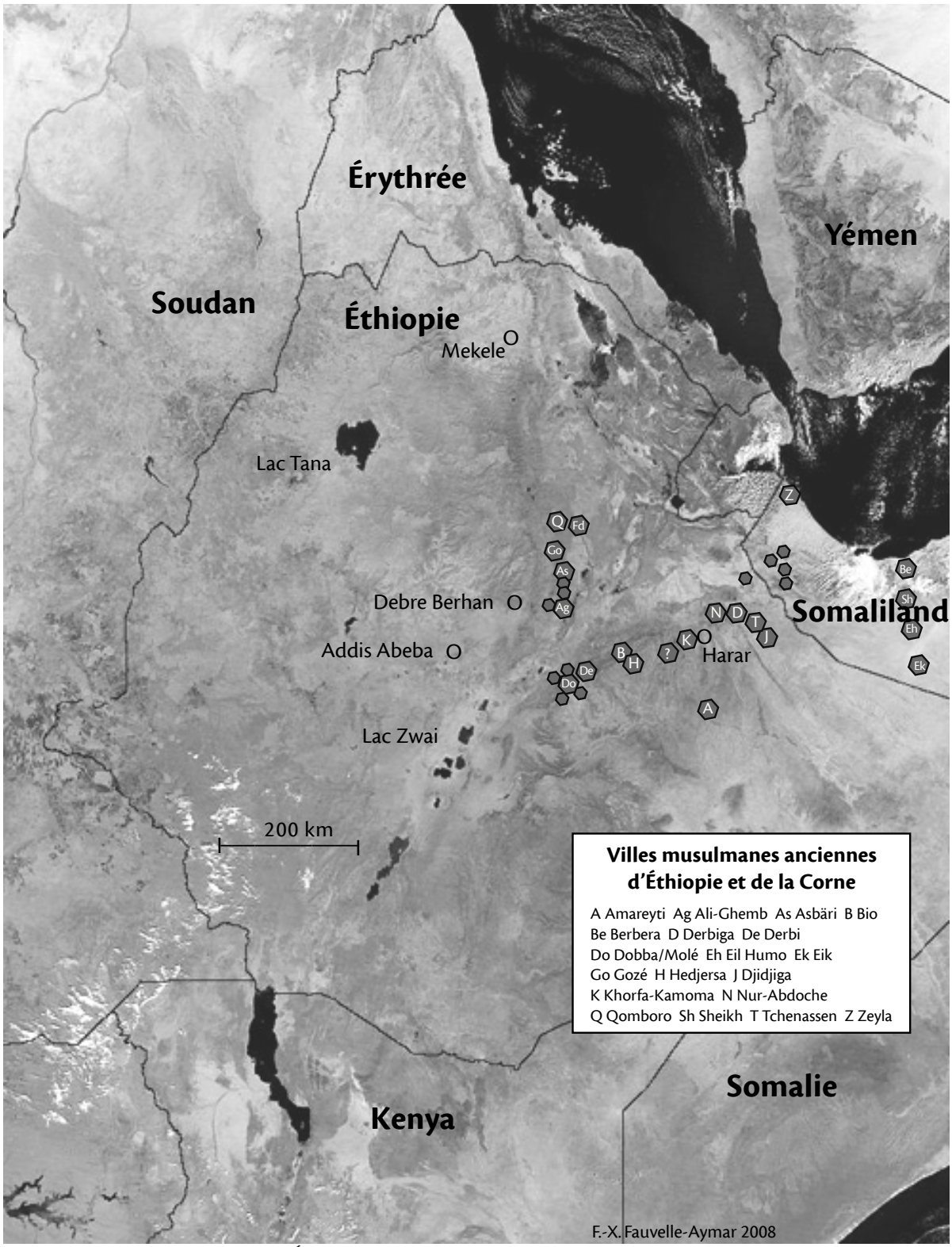
Wiet, Gaston, « Roitelets de Dahlak », *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXXIV, session 1951-1952, Ifao, Le Caire, 1953, p. 89-95.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



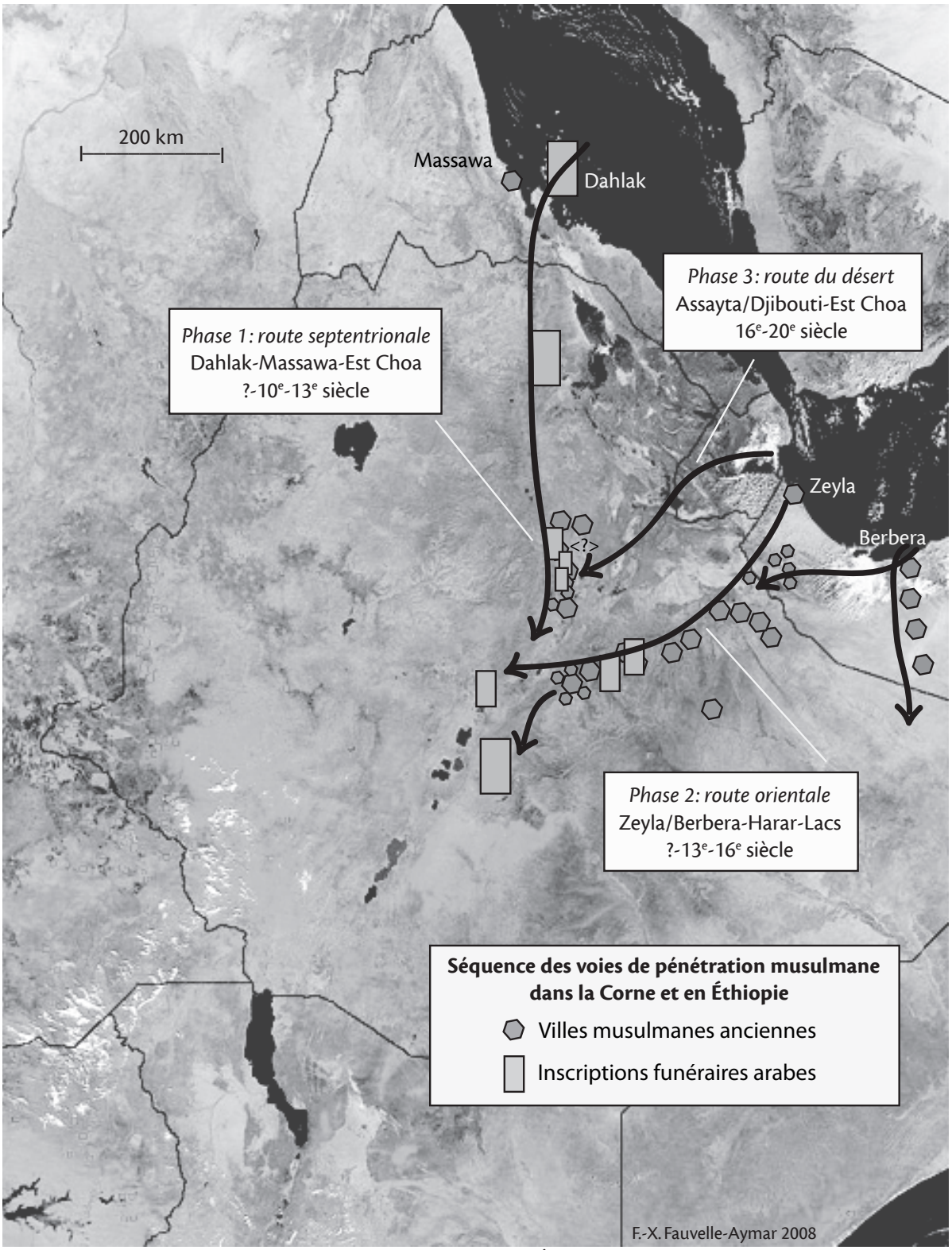
Carte 1. Inscriptions funéraires arabes anciennes d'Éthiopie et de la Corne.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



Carte 2. Villes musulmanes anciennes d'Éthiopie et de la Corne.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



Carte 3. Séquence des voies de pénétration musulmane dans la Corne et en Éthiopie.

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

AnIsl 42 (2008), p. 339-375 François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch
Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net